

PRIX
\$2.00

Le coin du feu.

Revue
FEMININE MONTREAL

MAGASIN de COIFFURES de PALMER

1745 RUE NOTRE-DAME.



Nous venons de recevoir des nouveautés fashionables et artistiques en marchandises convenables pour la chevelure.

Le Carnot

La dernière coiffure à Paris.

Le Toupet Borden est un grand succès. Aucune dame ne peut s'en passer.

Trois magnifiques appartements privés pour la coiffure des dames.



Thermomètres,

Baromètres

Instruments

de dessin

Photographie

CHEZ

HEARN & HARRISON,
OPTICIENS,

1640-1642 NOTRE DAME, - MONTREAL.

Loupes,

Microscopes,

Lanternes

Magiques,

Graphoscopes,

Pince-nez.



1640-1642 NOTRE DAME ST



BERLIN HOUSE

Le plus grand établissement de Manteaux du Canada.

"Spécialités"

MANTEAUX, COSTUMES, SOIES

ET

ETOFFES A ROBES.

BEDARD & VINCENT,

1810 & 1812 Rue Notre Dame.

Modistes "Couturières" de première classe attachées à l'établissement.

LE

Stimulant au Vin de Rancio

DE LA

Maison **CUSENIER** de Paris
Est le Meilleur Tonique.

Un verre avant chaque repas reconstitue le tempérament le plus faible.

LE COIN DU FEU

Revue Mensuelle

ABONNEMENT :
\$2.00 PAR ANNEE. }

AOUT 1894

ADMINISTRATION :
{ 63 RUE ST. GABRIEL.

SOMMAIRE

CHRONIQUE	<i>Mme Dandurand.</i>	LES REFORMES MUNICIPALES	<i>Jacqueline</i>
TRAVERS SOCIAUX (XVII, Le Luxe),	<i>Marie Vieuxtemps.</i>	LA MODE,	<i>Jeanne</i>
LA CONDITION PRIVÉE DE LA FEMME,	<i>Yvonne.</i>	ICI ET LA,	***
CONSEILS DE LA MÈRE GROGNON,	***	HYGIÈNE,	***
LA CUISINE,	<i>Tourne-Broché</i>	LA PAGE DES ENFANTS, (Les Hippopotames)	***
LETTRES INÉDITES D'OCTAVE FEUILLET.	***	<i>G. Labadie-Lagrave</i>	
SAVOIR-VIVRE,	***	UN SPECTACLE RELIGIEUX A PARIS	<i>Francisque Sarcey</i>
LITTÉRATURE,	<i>Mécore.</i>	LES DERNIERS JOURS DU CHATEAU DE SAINT- CLOUD	***

Chronique

Dans le douloureux événement qui vient de frapper la France, les cœurs féminins dans le monde entier ont songé—avant de calculer la portée politique de l'assassinat du président—à son infortunée compagne.

C'est elle la vraie sacrifiée, la grande—et l'on pourrait dire, la seule victime. Le martyr de la nation est délivré de toutes misères et les palmes de la gloire couvrent la paix de son tombeau.

Les pleurs intarissables, le souvenir lancinant, la vision toujours présente du terrible moment, la blessure inguérissable du cœur, la vie condamnée, lente, irrémédiablement assombrie sont pour celle qui reste.

Mais pourquoi un tel malheur la frappe-t-il, elle a bonne, la probe, l'inoffensive bourgeoise. Que lui a servi d'être la femme d'un élu du peuple si on l'assassine comme un vulgaire roi—et si le coup meurtrier part du peuple ?

En France, on s'est posé cette question. Le problème a été facilement résolu. Depuis longtemps on connaît la cause de ces terribles révoltes populaires. On remonte directement à la source de ces haines morbides de quelques prolétaires contre la société.

Ce qui les déchaîne avec cette violence, ce qui arme leur bras, ce n'est pas tant le sentiment de

leur misère et l'infériorité de leur condition dont en général il ne s'avisent pas d'eux-mêmes, mais plutôt les incitations criminelles des journalistes et écrivains, des énergumènes intelligents et roublards qui se constituent leurs avocats.

Et c'est la tolérance des gouvernements à l'endroit de ces auteurs de crimes, qui laissent leurs suggestions sanguinaires se développer en toute liberté dans l'esprit du peuple.

Le peuple de sa nature est excessif. Il est ou mouton ou tigre ; le peuple français plus que tout autre. Ceux qui dans la presse nationale l'excitent à la révolte, le poussent aux revendications insensées, lui soufflent les rancunes sauvages et le nourrissent de projets meurtriers le savent ; ce sont eux les vrais assassins, plus coupables que Ravachol et Caserio.

Ceux-ci, dans l'espèce, peuvent être des héros s'ils sacrifient bravement leur vie au triomphe d'une opinion sincère, mais ils sont sûrement les instruments, les victimes des brigands et des brouillons de la politique qui dans la sécurité de leur cabinet préparent leur machine infernale en combinant avec art tous les éléments propres à flatter les instincts féroces de la multitude, et jettent leurs dénonciations calomnieuses qui

éclatent comme des bombes au milieu de la naïveté populaire.

Qui sait de tout le sang répandu par les dynasties ce qu'il en rejaillit sur la conscience de l'exilé Rochefort par exemple, sur sa figure de vieillard enragé, sur ses mains de marquis anarchiste. Cet homme dangereux est éloigné de sa patrie, mais rien ne s'oppose à ce que de Londres il ne vomisse chaque jour dans un journal imprimé à Paris et lu par la plèbe, sa prose incendiaire, hérétique et immonde. Ce privilège d'empoisonner ses compatriotes s'appelle "liberté de la presse."

Les dernières catastrophes ont éclairé les ministères sur les dangers de cette belle prérogative. Ils y ont apporté quelque tempérament. Franchement, ce n'est pas trop tôt. On a dû constater que l'acharnement des hommes publics à tuer dans le peuple tout sentiment religieux n'était pas étranger à l'esprit d'insubordination et de vengeance qui s'est prodigieusement répandu en France depuis quelques années.

Le sentiment religieux, cette métaphysique divine, la seule accessible au laboureur, au rustre paysan, est tout ce qui l'élève au-dessus de la brute, à côté de laquelle il vit et peine chaque jour.

La privation de ce rayon, l'absence de cette boussole, l'abandonne à son abjection naturelle. Les sages vous dis-je, l'ont compris. Et voilà Jules Simon, qui comme Jérémie, ne cesse de crier à Jérusalem : *Convertere, "Revenons à Dieu, Revenons à Dieu."*

Un ministre a osé parler devant cette Chambre encore mal guérie du délire de la laïcisation, de tolérance religieuse, et de s'inspirer dans les rapports de l'État avec l'Église d'un "esprit nouveau."

Cette politique d'apaisement et de conciliation, quoique tard venue, aura, c'est certain, les résultats désirés. Et le temps viendra où l'honneur d'être le chef de sa nation ne sera pas un honneur fatal. Nous n'y sommes pas encore, et le successeur de Carnot en acceptant la présidence s'est résigné au martyr.

La mère de M. Casimir Perier, le nouvel élu, n'a pas été étrangère à sa courageuse détermination. Il faut admirer cette femme forte, qui, en

dépît des sombres présages liés au sort du futur président, pressa son fils de se sacrifier pour sa patrie.

Ces prières toutes puissantes sur le cœur filial arrachèrent à la fin son consentement au malheureux candidat qui repoussait avec larmes la gloire dangereuse d'occuper le premier poste dans l'État.

La France toute entière a pleuré avec la veuve de Carnot ; elle doit maintenant s'incliner avec respect devant celle qui lui donne son fils avec le stoïcisme d'une moderne Cornélie.

"On avait appris à beaucoup la connaître, Mme Carnot, dans Paris dit un journal parisien. On savait qu'elle entourait son mari de cette sollicitude touchante qui transforme tant d'épouses en petites mamans de leur mari, avec qui elles sont continuellement aux petits soins, comme des mères !

Mme Carnot, c'est un fait connu aujourd'hui, redoutait un peu pour son mari ces grandes tournées présidentielles où les fêtes de toute sorte, les banquets, les réceptions fatiguaient inévitablement le regretté président. Mais c'était la charge suprême qui voulait ces corvées ! On y allait, et à regret bien sûr, Mme Carnot laissait partir le président.

La veille du départ pour Lyon, Mme Carnot avait pris à part le docteur Gailleton, maire de la ville, et, en sa double qualité de maire et de médecin, lui avait recommandé expressément de ne pas trop surmener le voyageur.

Le coup atroce du destin voulait que ce même docteur Gailleton fût appelé, deux jours après, à faire subir au président blessé à mort la plus épouvantable des opérations !

Chacun se met à la place de la pauvre veuve, tombée si brutalement du plus beau rêve dans la plus terrifiante réalité. Chacun parle d'elle, jusque sous le plus humble toit de chaume, et chacun la plaint.

On l'imagine recevant la première nouvelle du crime, le soir, par le fil spécial qui la reliait toujours à son mari en voyage ; on la voit frappée, elle aussi, à distance par le couteau de l'Italien, surmontant un premier moment de douleur folle, demandant qu'on l'emène à Lyon sans délai, partant précipitamment, avec les pressentiments noirs qui arrivent en foule en pareille circonstance, ne sachant pas si on ne lui cache point la moitié

de la vérité, espérant quand même qu'elle trouvera encore son blessé vivant..., et apprenant en route, à Dijon, qu'il n'y a plus d'illusions à se faire, que tout est fini, qu'elle a vu son mari vivant à Paris pour la dernière fois à l'heure du départ et qu'à présent c'en est fait, il est mort, en trois heures de temps, sans avoir dit une parole, assassiné au milieu d'une ville en fête, lui qui n'avait jamais fait de mal à personne!

Une surprise douloureuse augmente encore l'émotion que chacun de nous éprouve en pensant à la malheureuse veuve du président. Il semble qu'il y ait de notre faute à tous, que nous l'ayons imprudemment mêlée à des choses politiques d'où la femme devrait toujours être écartée.

- Et pourtant, c'est le rôle de la femme aussi, de soutenir au pouvoir, où les pas sont quelquefois chancelants, l'homme intègre dont elle est la compagne pour la vie, et qu'une nation a choisi pour son représentant en face du monde. Mme Carnot tint sa place de femme de tête et de femme de cœur avec une dignité qui lui avait concilié toute la population parisienne. L'effroyable coup qui vient de la frapper lui vaudra la respectueuse sympathie de toute la nation française."

Mme Carnot a reçu de la reine d'Angleterre le télégramme suivant :

Château de Windsor, 27 juin 1894.

Madame,

Quoique je n'aie pas le plaisir de vous connaître personnellement, il m'est impossible de ne pas vous écrire pour tâcher de vous exprimer la vive et sincère sympathie que j'éprouve pour vous dans ce moment terrible. Je ne saurais trouver de paroles pour vous dire combien mon cœur de veuve saigne pour vous, et quel effroi, quelle horreur j'éprouve pour le crime hideux qui vient de vous priver d'un époux bien-aimé, ainsi que la France tout entière de son président si digne et si respecté.

Si la sympathie universelle peut adoucir en quelque sorte votre douleur suprême, vous l'avez, madame. Que Dieu vous donne de la force et du courage ainsi que la résignation si nécessaire pour pouvoir supporter un tel malheur.

Je me dis, madame,

Votre bien sincère,

VICTORIA.

La convocation du Conseil National des Femmes au mois d'avril a, comme on le sait, fait le sujet des commentaires les plus divers de la part de la presse canadienne.

Les journaux anglais, ayant égard à la qualité et à la réputation de la fondatrice et présidente,

préoccupés par les résultats d'un mouvement éminemment intéressant en soi, quelle que puisse être la façon dont on se sent enclin à la juger au premier abord, tinrent des reporters à toutes les séances du Conseil, en donnèrent un rapport quotidien, et reproduisirent quelques-uns des discours prononcés par les déléguées des différentes villes de la Confédération.

Notre presse française... que fit-elle? En vertu de cette science infuse ou de ce procédé commode qui lui permet de juger une foule de choses sans les approfondir, avec l'assurance tranquille que donne un profond préjugé ou une souveraine indifférence — deux qualités pourtant incompatibles avec le journalisme intelligent — elle n'en parla pas, ou à peine. Ceux qui sentirent la nécessité de s'occuper de l'événement se crurent quittes envers leurs lecteurs en formulant dans quelques lignes impertinentes, sinon injurieuses pour la présidente et ses collaboratrices, une condamnation aussi sommaire que péremptoire.

Rien n'est commode quand on n'a pas d'opinion, et qu'on ne veut pas prendre la peine de s'en former une, comme cette attitude de sage défiance ou de sarcasme frondeur. Mais — que nos confrères nous pardonne la liberté que nous prenons de le leur dire et de le leur répéter — le procédé est primitif, indigne de journalistes sérieux que toute évolution sociale doit trouver éveillés et attentifs.

En certains quartiers on a jugé et condamné le Conseil National pour les considérations les plus mesquines. Il a suffi à un directeur de journal que telle ou telle personne en fut, pour le décider contre toute raison et convenance à discréditer l'institution.

Un de nos journaux les plus considérables, tout en ayant montré la louable intention de renseigner ses lecteurs sur l'inauguration d'une œuvre importante, encourt le reproche d'en avoir confié le soin à une plume incapable.

C'est l'un de ses correspondants, dont le reportage politique est toujours émaillé de quelque allusion au beau sexe désigné dans son style amphigourique par les appellations ingénieuses de "gente féminine," de "laborieuses dames des galeries," aux "toilettes ruisselantes," "d'étalage de vitrine" etc. (tout cela avec une évidente préention au snobisme, et l'intention de mêler avec

art l'agréable à l'utile) ; c'est ce penseur galantin et petit maître, c'est cet écrivain inexpérimenté qu'on a chargé d'apprécier l'esprit et la portée de la plus puissante coalition féminine qui se soit jamais vue en ce pays.

Cet état de chose est regrettable, et l'on ne se

résout pas sans confusion à citer les anglais à nos compatriotes et confrères comme des exemples de l'esprit pratique et de la largeur de vues.

Apathie nationale, tu n'es pas un vain mot !

M^{me} Dandurand.

Un Conseil aux Mères Canadiennes.

C'est M. le juge Routhier qui le leur donne dans un discours prononcé récemment. Quel devoir dit-il la situation impose-t-elle à chacun de nous ? — C'est de raviver, de développer, d'exalter dans tous les cœurs le sentiment patriotique et national.

Mais ici, Mesdames, c'est à vous surtout que je fais appel, à vous qui êtes les vraies éducatrices de la première enfance. C'est à vos sentiments de mères, de canadiennes-françaises et de chrétiennes que je m'adresse :

N'oubliez pas d'apprendre à vos enfants dès leur plus tendre enfance à aimer leur race et leur patrie. Parlez-leur souvent de leur nationalité, de ses origines, de ses grandeurs et de ses gloires. Racontez-leur ses malheurs, ses luttes chevaleresques, ses victoires et ses défaites, ses rêves d'avenir et les hautes destinées que la Providence lui réserve.

Dites-leur comment le petit peuple dont ils descendent est né aux bords du St. Laurent, et comment nouveau Moïse il y a été sauvé des fureurs sauvages par deux filles d'un Roi plus grand que tous les Pharaons, l'Eglise, fille de Dieu, et la France, fille aînée de l'Eglise ! "

Un excellent moyen de développer et d'exalter le sentiment patriotique et national serait de lire en famille l'histoire de notre pays.

Que celles qui souhaitent d'occuper d'une manière utile les nombreux loisirs de leurs écoliers en vacances, choisissent une heure propice pour les réunir. Qu'elles mettent l'histoire de Garneau dans les mains de celui qui fait le mieux la lecture à haute voix et qu'elles écoutent avec leurs enfants les récits des exploits de nos ancêtres, celui de nos malheurs, de notre conquête. Si cette pratique était plus commune dans nos familles les vrais patriotes seraient moins rares parmi nous.

Travers Sociaux.

XVII.

LE LUXE.

Nous n'avons pas épuisé le sujet — tant il est fécond.

Ce fut, la dernière fois, le procès des jeunes gens pratiquant une arithmétique spéciale et qui, partant du principe que la vie de ménage coûte trop cher, se jettent dans un train de dissipation et de prodigalité ruineuses.

Je veux après cela, signaler aux jeunes filles, ce qui, dans leur conduite fournit matière aux sophismes des épouseurs récalcitrants ; ce qui — il faut bien l'admettre — est de nature à effrayer justement de timides amoureux.

Je ferais mieux de m'adresser tout de suite aux mères de ces demoiselles qui élèvent leurs filles comme des princesses ou en millionnaires sûres de l'avenir. C'est merveille de voir comme tant d'enfants gâtées font encore dans l'occasion, d'excellentes ménagères, et avec quel courage elles brisent — quand les circonstances l'exigent — avec les habitudes de luxe qu'on leur a inconsidérément laissé contracter.

Oui nos petites canadiennes ont de l'étoffe ; il n'y a pas d'inconvénient à le remarquer ici en passant. Elles trouvent dans leur jeune

raison un miraculeux ressort de la volonté pour réagir contre une éducation si souvent défectueuse.

Et, de cette grande liberté même dont on leur fait, de bonne heure, le don dangereux, je ne sais quelle sagesse providentielle les empêche de trop abuser. On en voit qui, brutalement punies de leurs inconscientes légèretés par la méchanceté du monde, ou subitement éclairées par la proximité du danger, prennent crânement en main la vengeance de leur honneur quelque peu atteint ou simplement mis en question. Il arrive encore qu'avant d'en arriver à cette triste extrémité un délicat instinct les porte à restreindre d'elles-mêmes la latitude qu'on leur accorde. Cette prudence, qui est une forme élevée, l'exquise expression de la pudeur féminine, fait qu'une jeune fille refusera d'accepter un plaisir permis ou toléré par l'autorité, par la raison qu'il " n'est pas convenable."

En ce qui concerne cette question de la dépense, on rencontre encore des enfants capables de donner le bon exemple à des parents trop généreux. Mais il ne faut pas s'étonner que le plus souvent l'inconséquence des aînés portet et surpassent même l'extravagance de leurs maîtres.

Car la frugalité, la modération, le sacrifice ne sont pas les vertus de l'adolescence, et les défauts opposés doivent à cet âge être plutôt combattus qu'encouragés.

En général c'est le contraire qui arrive.

Voyez ce qui se passe dès le moment où l'on met ses filles au couvent. Jusque dans ses pieuses maisons où la simplicité, l'austérité et l'égalité sont de tradition, l'esprit du siècle a fait son œuvre.

Cette invasion du luxe dans les pensionnats religieux, hâtons-nous de le dire, n'y a pas été appelée par leurs propriétaires dont la vie reste toujours humble et mortifiée ; elle est une concession aux exigences et à la mollesse des parents. Il est assez naturel à la vanité enfantine de vouloir émerveiller ses camarades ; une des manières les plus communes d'y arriver est un étalage luxueux — dans les limites de plus en plus larges tolérées par la règle — et l'obtention de certains privilèges accessibles aux seuls riches. On ne

se doute pas de la magie de ce mot *riches* dans le monde naïf et futile des pensionnaires.

L'opulence, ou une réputation d'opulence, constitue au milieu d'elles une sorte d'aristocratie et l'élève " la plus riche " se trouve investie d'une royauté tacite mais si réelle, si universellement reconnue que tous les honneurs, tous les égards vont directement, naturellement à elle sans que personne songe ni à réclamer ni à s'en étonner.

De ce sentiment en somme, peu louable, de ce culte de l'argent chez des enfants ignorantes des choses de la vie, on ne ferait que sourire s'il n'était entretenu et appuyé par de plus sages.

Dérogeant à la belle et saine coutume qui maintenait dans les communautés une égalité absolue entre les élèves, on s'est petit à petit laissé conduire à créer certaines exceptions pour le logement, pour la nourriture. On a été amené à faire fléchir en faveur de quelques-unes, l'inflexible règle elle-même, cette règle impitoyable qui autrefois nous alignait toutes, grandes et petites, riches ou pauvres, au dortoir dans des lits voisins et uniformes, au réfectoire sur des bancs sans et indifférents, au retour du même hachis, pas toujours appétissant.

On ne s'en portait pas plus mal alors et je crois qu'à ce système rigide les enfants gâtées couraient la chance de laisser au couvent leurs goûts excentriques et leurs caprices.

Une chose certaine, c'est que le contraste nous faisait doublement apprécier le confort et la liberté du toit paternel.

Tout est bien différent au jour d'aujourd'hui. Les grands pensionnats ressemblent maintenant sous certains rapports, à de grands hôtels où l'on est logé plus ou moins somptueusement, selon le prix que l'on consent à payer. Les pensionnaires ont la faculté d'ordonner, en dehors des repas, des consommations qui leur sont comptées en sus du prix régulier de la pension. Au repas pris en commun elles peuvent faire ajouter à la *carte du jour* quelques mets supplémentaires, moyennant finance.

Il est même loisible à celles qui ont des chambres séparées du dortoir commun, de faire chez elles *la dînette* en compagnie de leur mère ou d'amies de l'extérieur.

Il y a maints petits moyens d'esquiver ainsi la loi — privilège dont la saveur est appréciée en dehors des couvents — et de se distinguer des autres, ce qui n'est pas dans un tel milieu, je le répète, une mince considération.

Elle est si importante au contraire et si flatteuse pour la vanité que l'on doit très souvent user de ces prérogatives onéreuses sans nécessité aucune et à la seule fin de maintenir son prestige.

Ce sont là les *extras* contre lesquels on entend de toutes parts pester les papas, parce qu'ils doublent très souvent le prix convenu pour chaque trimestre. Et c'est cette déplorable émulation dans la dépense qui fait maintenant reculer tant de familles devant la taxe ruineuse que représente une année de couvent, pour deux ou trois filles surtout, quand ce n'est pas cinq ou six.

On me dira peut-être qu'il est très possible de se dispenser de ces *extras* et que chacune est libre de pratiquer l'économie, mais il faut plus de force de caractère que n'en possèdent des petites filles pour se résigner à jouer parmi des amies fortunées comme aux yeux de quelques parvenues ou de quelques sottes vaniteuses, le rôle de parias.

Les mères sensées qui s'élèvent en masse contre ces abus, ne peuvent elles-mêmes faire autrement que de s'y soumettre, au moins dans une certaine mesure, afin d'éviter à leurs enfants de cruelles humiliations. Beaucoup de parents, de leur propre aveu, excèdent ainsi leurs moyens pour garder le temps avec les autres dans ce *crescendo* d'extravagance.

L'empiètement du luxe et de ses raffinements mondains, encore une fois, ne saurait être complaisamment accueilli par de saintes recluses qui ne cessent de prêcher et par la parole et par l'exemple, l'humilité, la charité envers le prochain, et le mépris des vaines délicatesses. Ils ne tiendraient donc qu'aux gens du monde, qu'aux intéressées de s'entendre pour opérer la réforme universellement désirée aujourd'hui.

Personne au demeurant ne se plaindrait de voir revenir la salutaire discipline du bon vieux temps—si ce n'est, peut-être, les enfants gâtées de notre génération ; mais les protestations de celles-ci n'attendriront plus des parents qui ont vu les inconvénients d'une trop grande liberté.

N'ai-je pas entendu certaine maman (une de celles qui, se trouvant en face du système perfectionné fonctionnant dans le grand couvent où elle conduisait sa fille unique, ne put, on ne sut lui en refuser les bénéfices) ne l'ai-je pas entendu me dire :

— J'ai mis mon enfant au pensionnat pour lui faire passer ses caprices ; je crains qu'elle n'en acquierre d'autres.

Au reste l'hygiène a fait des progrès depuis quelque années, et en retranchant un confort superflu, on n'a pas à craindre le retour de certains abus.

La plupart des pensions sont maintenant pourvues de nombreuses salles de bains où les élèves vont chercher, aussi souvent qu'il est nécessaire, les indispensables et réconfortantes ablutions.

La nourriture est, elle aussi, mieux soignée et plus substantielle. Je me ferais l'écho de plusieurs mères de famille que j'ai entendu s'expliquer sur ce sujet, si j'ajoutais que les économes devraient y joindre en abondance — et sans frais supplémentaires, comme cela se pratique dans quelques couvents — le lait, ce breuvage favori de l'enfance. Un verre de lait peut à la rigueur tenir lieu d'un repas aux enfants anémiques ou d'un appétit capricieux ne s'accommodant pas de la frugale *table d'hôte* du réfectoire.

Rien n'est facile aux communautés religieuses possédant en général de vastes domaines et les services gratuits d'un personnel nombreux, comme d'entretenir un troupeau de vaches qui pourvoieraient d'un aliment suffisamment substantiel des jeunesses qui grandissent et travaillent. Le lait, d'après un célèbre médecin, est pour les enfants un article de première nécessité. Et cela ne coûte pas plus cher qu'autre chose.

En somme, il s'agit encore ici de *simplifier*.

Vous m'accuserez de radoter à force de me l'entendre dire.

Revenons aux modestes habitudes d'autrefois et n'ayons pas la faiblesse de redouter pour nos enfants la règle ferme, pareille pour toutes, qui assouplit les caractères, apprend à se vaincre, dompte l'égoïsme et ce détestable orgueil qui se plaît à offenser les autres de la vue de son bien-être.

Marie Vieuxtemps.

(A suivre).

Conseils de la Mère Grognon

Je vais aujourd'hui, mes enfants, vous donner un conseil qui vous fera encore plaisanter ma prévoyance à *longue vue* :

Si vous avez un testament à faire, n'attendez pas à la dernière extrémité. Pourvu qu'on soit majeur, on ne peut jamais agir trop prématurément en cette matière, et l'état florissant de sa santé



est une des meilleures raisons qu'on ait d'accomplir ce devoir de justice demandant une entière possession de soi-même. La douleur, la dépression nerveuse et les angoisses des derniers moments sont de graves obstacles à l'exécution d'un bon testament.

A combien de regrets, de malentendus et de procès n'ont-ils pas donné lieu ?

CUISINE

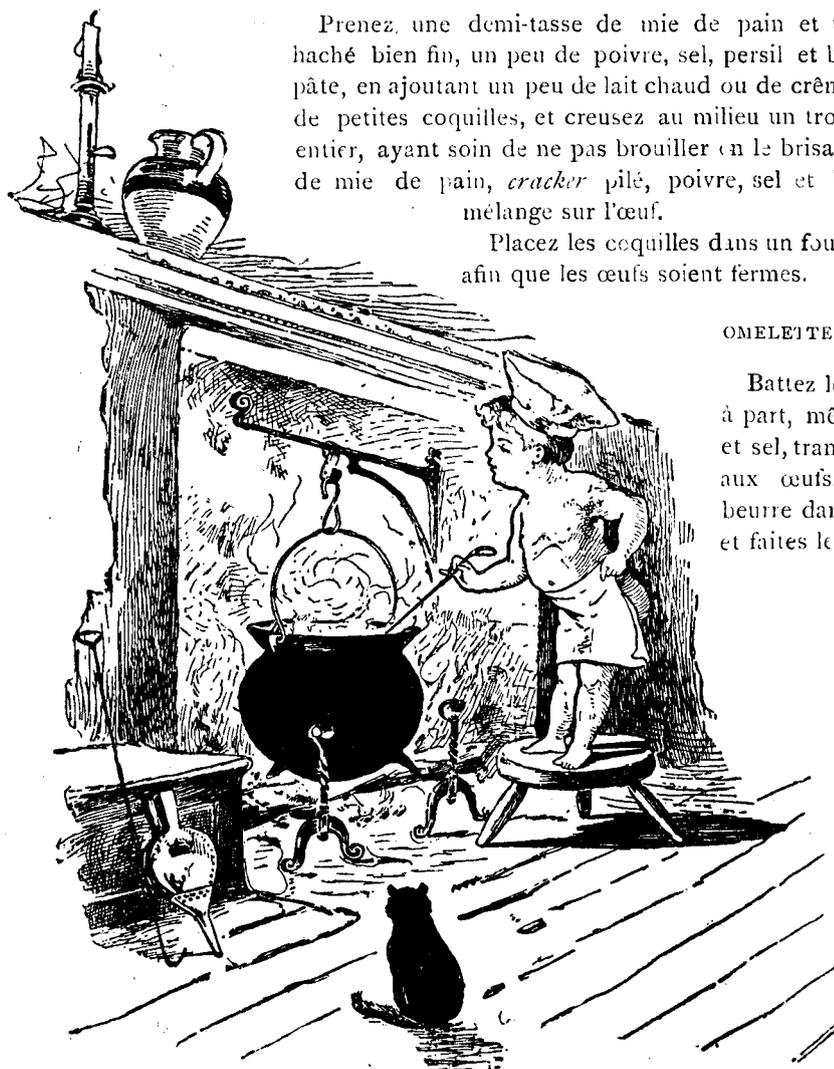
COQUILLES "SURPRISE."

Prenez une demi-tasse de mie de pain et une demi-tasse de jambon haché bien fin, un peu de poivre, sel, persil et beurre fondu ; faites en une pâte, en ajoutant un peu de lait chaud ou de crème. Placez cette pâte dans de petites coquilles, et creusez au milieu un trou où vous placerez un œuf entier, ayant soin de ne pas brouiller en le brisant. Mêlez encore un peu de mie de pain, *cracker* pilé, poivre, sel et beurre fondu, et placez ce mélange sur l'œuf.

Placez les coquilles dans un four, et laissez cuire 10 minutes afin que les œufs soient fermes.

OMELETTE AUX TRUFFES.

Battez les jaunes et blancs d'œufs à part, mêlez les ensuite avec poivre et sel, tranchez les truffes, et mêlez les aux œufs. Faites fondre un peu de beurre dans une poêle, jetez les œufs et faites les cuire en les brassant tout le temps avec une fourchette très large.



De la Condition Privée de la Femme.

* Nous entrerons aujourd'hui dans la période vraiment historique des peuples d'Orient.

Les récits légendaires que nous avons vus dans notre précédent article se dérouler avec leur authenticité douteuse, s'évanouissent maintenant comme les brumes du matin ; la vie des peuples va se dessiner plus précise, éclairée par l'histoire.

Nous avons assisté à la formation de la famille, et nous y avons déterminé le rôle qu'y joua la femme ; voyons maintenant la part qu'on fit à celle-ci, quand se fondèrent les cités, les nations.

Pour mieux préciser nos données sur les peuples orientaux nous étudierions spécialement deux cadres particuliers, qui peuvent servir de types aux deux sortes de législations qui se partagèrent l'Asie, savoir : les législations panthéistes dans l'extrême Orient, et les législations monothéistes dans l'Asie Occidentale.

En conséquence, nous jetterons un coup d'œil sur la loi de Manou dans l'Hindoustan et sur celle de Moïse en Palestine.

La loi de Manou était avant tout une législation religieuse. Les livres saints étant seuls assez puissants pour mettre un frein par leur sanction au despotisme du monarque, on mit sous leur sauvegarde des intérêts très matériels ; de là le caractère pénal, moral et politique qu'ils revêtent à la fois.

L'autorité paternelle, la seule qui existât à l'époque patriarcale vit donc grandir à côté d'elle, dans l'état, deux puissances qui l'ébranlaient, la savaient de tous côtés ; nous voulons dire le monarque et la loi religieuse.

Aussi, la femme soumise à ces deux autorités extérieures fut-elle en partie soustraite à celle du père de famille.

Mais n'allons pas croire que l'émancipation allait commencer pour elle. Ses maîtres ne faisaient que changer de noms, et par cela seul qu'ils étaient plus éloignés d'elle et moins sujets à son influence, ils n'en étaient que plus absolus.

Si on lui reconnut des droits, ils n'étaient presque jamais dictés dans son intérêt, et la femme fut profondément dégradée.

On méconnaît toute idée d'égalité entre les sexes et comme dans les plateaux mal équilibrés d'une

balance, la bonne part tomba toujours du même côté, l'équité toujours fut lésée à l'égard de la femme.

On la considéra comme un être inférieur, n'ayant aucune individualité propre, ne s'appartenant jamais à elle-même ; fille, femme, ou veuve, elle devait toujours être en puissance.

“ Les femmes, ” disent les livres saints, “ sont avides de plaisir, capricieuses d'humeur, sans affection naturelle, elle sont privées de la connaissance des saintes lois et des prières, elles sont la fausseté même. Tel est le caractère qui leur a été donné au moment de la création par le Seigneur des créatures. ”

Toutes leurs vertus consistent à servir leur mari, elle ne peuvent pas avoir d'autres mérites. Elles sont exclues des cérémonies religieuses et deviennent méprisables au point qu'on refuse toute créance à leur témoignage en justice. On les épie avec une inquiétude jalouse. “ Manou a donné en partage aux femmes l'amour de leur lit, de leur siège et de la parure, la concupiscence, la colère, les mauvais désirs, la perversité. Connaissant le caractère dont les a doués le Créateur, que les maris mettent donc la plus grande vigilance à les surveiller. Jour et nuit elles doivent être tenues dans la dépendance ; jeunes ou vieilles, elle ne doivent jamais rien faire même dans leur maison suivant leur propre volonté. ”

Elles ne remplissent dans la nature qu'une unique fonction, celle de la maternité, et n'ont d'autre utilité que celle de propager l'espèce humaine et d'assurer par là la continuation de la personne du mari. Voilà la grande idée autour de laquelle convergent toutes les autres ; c'est de là qu'on déduit pour la femme des droits et des devoirs.

Le culte des morts étant intimement lié à la conservation du foyer, pour aucune raison une famille ne devait s'éteindre ; les ombres des aïeux venaient goûter le repas du soir, et malheur à la maison déserte où on n'eût pas offert le gâteau funèbre, car l'âme des ancêtres demeurait alors errante avec les mauvais génies.

Aussi le mariage devait-il être fécond à tout prix. Mais enfin le mariage pouvait ne produire qu'une fille. Dans ce cas on devait se hâter dès

qu'elle devenait nubile de lui trouver un mari, et le premier enfant mâle qu'elle mettait au monde venait remplacer l'aïeul maternel dont il continuait la famille.

L'état rendait le mariage obligatoire. On comprend alors que l'ancien usage de l'achat de l'épouse tomba en désuétude. On le remplaça par une cérémonie symbolique, et on offrit à l'épousée elle-même sous forme de cadeau le prix qu'on versait autrefois entre les mains de son père. Les présents de noces formèrent ainsi pour la femme comme un douaire qui s'accrut plus tard des successions qu'elle pouvait acquérir. Exclue d'abord par les héritiers mâles elle finit partout, excepté en Chine, par concourir avec eux pour une part plus ou moins grande.

Sans doute, il y avait pour la femme dans la possession d'un avoir, un principe fécond de liberté et d'indépendance, mais ce ne fut presque toujours qu'un avantage très illusoire, puisque cette sorte de pécule, dont elle avait la jouissance, appartenait au chef de famille, au point que la femme se rendait coupable de larcin en se l'appropriant quand elle changeait de famille.

Ce tableau de la condition humiliante de la femme en Orient vous afflige et vous révolte sans doute, mesdames. Je voudrais le croire exagéré, enlaidi, mais des preuves non équivoques enlèvent toute illusion.

Aujourd'hui même, chez ces peuples stationnaires de l'Asie, où les progrès s'opèrent si lentement, nous retrouvons à peu de différence près, la reproduction de ces mœurs. On y envisage tout à un point de vue étranger au nôtre, et les mots n'ont plus chez ces peuples le sens que nous leur donnons ici. On y parle de protection et de fidélité envers les femmes; mais que signifient ces termes, là où règne la polygamie.

Tandis que le paganisme avec ses principes surannés, régnait en maître sur la majorité des hommes, un peuple, petit par le nombre, recevait dans la loi mosaïque les paroles de vie, de régénération individuelle et sociale, germe fécond que le christianisme devait développer plus tard. On y voit s'affirmer l'individualité de l'homme. "Moïse donnait pour fondement à ses lois la loi au Dieu personnel et libre qui a créé l'homme à son image." (Paul Gides).

Toute autorité s'empreint d'un caractère nouveau sous cette parole bienfaisante qui ordonne aux hommes de s'aimer les uns les autres.

Sans doute, des peuples grossiers ne sont pas en état de comprendre toute la valeur de ces principes et de tirer de théories si belles, si élevées, comme d'un arbre de vie, toute la sève qui en découle. L'influence du siècle pèsera lourdement sur les juifs et ils ne passeront pas subitement des ténèbres à la lumière. La vérité, comme le diamant brut restera longtemps entre leurs mains enveloppée de boue, ternie, obscurcie, mais elle sera là, portant en elle-même sa richesse, son principe vivifiant.

Ceci dit, ne nous scandalisons donc pas de voir la polygamie régner chez le peuple de Dieu. "Moïse, dit Jésus, vous a permis la polygamie à cause de la dureté de vos cœurs." (Paul Gides) "C'est au roi seulement que Moïse défend d'avoir un grand nombre de femmes, et l'exemple du plus pieux des rois d'Israël, montre assez combien cette défense fut mal observée. David prit un grand nombre de femmes entre toutes celles que lui avait laissées en héritage son prédécesseur."

On comprend qu'en tolérant de telles mœurs, on devait subir tout le mal qui en résulte, accepter la dégradation qui les accompagne. Aussi, retrouvons-nous chez le peuple de Dieu beaucoup de ressemblance avec les païens. On y traite souvent la femme avec la même dureté.

Dans ses rapports avec son père ou son mari, elle restera dans la dépendance étroite que prescrit le despotisme oriental; cependant, la mère exerce sur ses enfants une autorité morale presque aussi grande que celle du père à la mort de celui-ci.

Une fois veuve, elle retourne dans sa propre famille et elle semble y jouir d'une indépendance qu'on lui refuse jusque là.

Cependant, la réhabilitation de la femme est loin d'être complète, et sa condition reste profondément humiliante et démoralisatrice. On lui refuse toute capacité juridique et civile, on n'accepte pas son témoignage en justice.

Aussi, comme je l'ai déjà fait entendre la gloire des juifs n'est pas d'avoir relevé la dignité humaine mais d'avoir gardé intacte la promesse d'une régénération future.

Yvonne.

A Suivre.

Lettres Inédites D'Octave Feuillet.

Voici une série inédite de lettres tout à fait intéressantes d'Octave Feuillet. Elles ont été adressées à M^{me} Octave Feuillet pendant le séjour du maître aux résidences impériales, et elles constituent dans leur touchante expansion un véritable chapitre pour l'histoire du second Empire.

Nos lecteurs seront heureux de la primeur que leur offre, en souvenir du cher disparu, sa veuve. Ces lettres inédites font parti d'un volume que M^{me} Octave Feuillet va publier chez Calmann Lévy, à Paris, sous ce titre : QUELQUES ANNÉES DE MA VIE.

Paris, 1862

CHÈRE PETITE,

J'ai passé, hier, aux Tuilleries, une aimable soirée. Elle ne m'a donné aucune lumière sur ma candidature, dont il n'a pas été question, mais elle a été d'ailleurs douce et charmante ; faut-il te conter cela par le menu ?

Donc, à sept heures et demie, je débarquais sous le pavillon de l'Horloge, grelottant dans mes bas de soie. J'ai toujours froid. Je monte l'escalier de gauche, et je fais mon entrée à la suite de deux dames, d'une belle laideur ; je salue la princesse d'Essling, ornée d'un toquet de velours à panache blanc. Il y avait un petit nombre de dames et de généraux. Sandeau et sa femme, à ma grande joie, sont arrivés peu de moments après moi, et m'ont tiré de mon isolement. Vers huit heures, on annonce l'Empereur, puis l'Impératrice, suivi pas à pas par le prince impérial, digne et charmant. L'empereur vient jusqu'à moi et me donne la main : — "Je ne vous ai pas dit bonsoir," et il gagna la porte en se dandinant. L'impératrice parcourait alors le front de notre ligne, s'inclinant par intervalle.

Elle avait un diadème et un peigne en diamants d'où s'échappait un chignon à la Grecque.

Elle était éblouissante et fulgurante, vêtue d'un satin argenté et pareille à Diane, sœur de soleil.

On va dîner. La musique des Guides joue le *Barbier*. Je me place entre Sandeau et un chambellan aimable et gai. Il a pour voisin, de l'autre côté, un monsieur qui l'intrigue beaucoup. Il croit le reconnaître pour je ne sais quel loup de mer, et il l'appelle amiral pendant la moitié du dîner. Pendant l'autre moitié, il se rebat et il l'appelle docteur, ce qui m'amuse.

On sort de table à neuf heures. Je cause avec M. Sandeau de la beauté de l'Impératrice ; cette souveraine vient à moi avec sa marche de déesse sur les nues (Saint-Simon). Elle me parle de toi, ma chérie, de ma santé, avec une bonté exquise et détaillée.

Elle me parle de Jacques : — "Pourquoi ne me l'amenez-vous pas ? Il jouerait avec mon fils."

— Si Votre Majesté le permet.

— Certainement ; c'est la génération de mon fils, il faut qu'ils apprennent à se connaître, à s'aimer.

Puis une longue conversation avec Sandeau et moi sur l'âge terrible des garçons, qu'elle appréhende déjà pour le sien, avec mille réflexions pleines de sens et d'esprit, car elle a de l'un et de l'autre à merveille.

Elle nous quitte un moment, puis revient. — Voulez-vous voir mon cabinet de travail ? Mme de Labédoyère va vous le montrer.

Le cabinet particulier de l'Impératrice se compose de deux pièces réunies par une espèce d'arcade, — cela est un pur rêve, un nid de fée, de reine, d'oiseau bleu. Des tableaux, des fleurs, des merveilles d'art, des petits coins, des niches, des retraites, des grottes cachées dans les draperies, derrière des paravents de verdure et de fleurs, avec des lampes dans le feuillage, partout en grand et en petit, sous toutes les formes, des portraits de la pauvre duchesse d'Albe, quelques-uns de la main de l'Impératrice. Une armoire étagère où la marquise de Labédoyère me fait remarquer le chapeau de l'Empereur crevé par la machine infernale de l'Opéra.

Je ne puis te dire tout ce qu'il y a dans ce cabinet de joli, de magnifique, de gracieux et d'intéressant.

Je songeais à me retirer déjà, enchanté de ma soirée, quand l'Impératrice se lève, m'appelle, et s'assoit un peu à l'écart.

— Comment trouvez-vous mon cabinet ? Vous avez vu les portraits de ma sœur, les trouvez-vous ressemblants ? Elle vous aimait. Elle m'avait laissé son album pour vous l'envoyer. Elle était si gaie à Compiègne, vous souvenez-vous ?

Tout cela avec un ton d'intimité qui me touchait profondément.

Puis elle revenait à toi, à nos chagrins, à ton état nerveux et à ton voyage en Ecosse qu'elle comparait au sien.

Elle me disait les impressions de sa douleur, ses révoltes, ses apaisements, et cela avec une élévation de pensées et de langage dont j'étais vraiment surpris. Bref, pendant plus de vingt minutes, elle m'a tenu sous le charme de sa parole, de sa beauté, de sa couronne.

Tout à coup, elle s'est levée, me couvrant des feux de ses diamants, comme si elle avait secoué une pluie d'étoiles ; elle m'a salué doucement, puis elle s'est retournée vers le public, a fait sa grande révérence, et s'est retirée aussitôt.

Pour compléter cette bonne journée, Sandeau m'apprit que je pouvais compter à l'Académie sur quelques voix dont j'avais absolument désespéré.

Là-dessus je t'envoie mon cœur.

OCTAVE.

Fontainebleau, 1868.

CHÈRE ENFANT,

Je t'écris au saut du lit pour garder toute ma matinée aux affaires, car je n'ai guère avancé ma besogne. Pourtant j'ai terminé à peu près ce qui regarde la bibliothèque.

Hier, après t'avoir écrit, j'ai reçu la visite de Morio et de Marnéxia. Ces messieurs m'ont entraîné dans le jardin anglais qui entoure l'étang, et qui est le jardin particulier de leurs majestés. En sortant du salon chinois qui y mène, nous avons trouvé l'Empereur installé sur une pelouse et surveillant ses puits artésiens, dont l'application sera très utile aux armées en campagne. L'empereur était assis dans un fauteuil de jardin, avec un chapeau rond, couleur d'amadou et une plume de je ne sais quel gibier passée dans le cordon. J'ai goûté de l'eau d'une des sources qui était fortement sulfureuse, et je lui ai dit : " Cela doit être bien salubre, Sire, car c'est bien mauvais."

Puis nous avons fait le tour de l'étang ; c'est là que la tradition place la scène d'Henri IV relevant Sully : " On croirait que je vous pardonne." Là, comme partout, des arbres gigantesques, à l'abri desquels les dames lisent et travaillent.

Point d'Impératrice au dîner d'hier. Elle souffre d'un gros rhume. Je me suis trouvé à table en face de l'Empereur, qui était en belle humeur. Il nous a conté le menu d'un dîner fait par Dumas et dans lequel figure une pieuvre rôtie. Le prince impérial, qui était près de son père, s'est mêlé à la conversation, et se penchant tout à coup

vers moi :—" Monsieur Feuillet, dit-on des combats navals ou des combats navaux —Autant que possible, ni l'un ni l'autre, monseigneur," et l'Empereur de rire de son bon rire d'enfant qui lui faisait sauter les épaules.

Comme on prenait le café, l'Empereur m'a appelé.—" Vous m'avez envoyé les mémoires de Pontis, qui m'amuse beaucoup.—J'en suis enchanté, Sire.—Je voudrais placer ce livre-là dans les bibliothèques militaires. Ce Pontis était un brave officier. Il y a même de petites ruses de guerre qui seraient encore bonnes aujourd'hui ;" me parlant de Pontis, l'Empereur prenait un œil affectueux et caressant. Il m'a encore entretenu longuement d'un ouvrage de M. Champollion sur Fontainebleau, et qui lui paraît excellent. Il a paru s'intéresser à quelques détails historiques que j'ai pu lui donner sur les fêtes de Louis XIV avec Henriette d'Angleterre et Mlle de la Valière ; à Saint-Germain, Chambord et Versailles, et comme je lui parlais d'un vieux livre d'estampes qui reproduisait l'état des résistances royales sous le grand Roi, il m'a prié de le lui porter aujourd'hui.

J'étais au fumoir, en train de causer avec de Piennes, quand on est venu nous chercher pour jouer aux petits papiers. L'Empereur et le prince étaient déjà installés dans le second salon devant une table chargée de canifs et de crayons. Chacun avait pris place, les uns directement devant la table, les mystérieux en arrière.—Madame de Sancy, dit l'Empereur, venez vous mettre à côté de moi.—Sire, je n'osais pas, dit Mme de Sancy, en quittant vivement la place qu'elle occupait près de ton mari.

— Tout le monde, reprend l'Empereur, se met à côté de M. Feuillet et on m'abandonne : puis il écrit ses questions en tirant sa moustache. Il y a eu de très jolies réponses de lui et des autres.

Chaque fois que la réponse était un peu remarquable, le prince criait :—" Monsieur Feuillet," et le public se tournait vers moi d'un air congratulateur ; mais chaque fois, c'était une erreur, car mes réponses étaient de la dernière insignifiance. On a joué aussi à la dictée. C'était M. de Montbrun qui dictait des mots impossibles. Chacun écrivait en se torturant l'esprit. L'empereur a fait 11 fautes. Moi, je ne sais combien j'ai pu en faire. C'est Mme de Sancy qui a remporté la victoire.

Après quoi, on est rentré dans le salon chinois pour prendre le thé. Les curiosités sont magnifiques, pagodes d'or et d'émail, idoles énormes, vases gigantesques étincelant à la lueur des lustres et des girandoles.

Pendant qu'on était en train de savourer son thé, on a reçu la nouvelle de l'élection du Jura, qui est détestable. L'avocat Grévy, candidat républicain, nommé de 52,000 voix contre 11,000, remplace M. de Toulangeon, attaché à la personne de l'Empereur. Il y a là un symptôme inquiétant. Le gentil petit prince ne se préoccupe guère de tout cela, et trouve la vie superbe. Je la trouverai superbe aussi quand je te reverrai.

OCTAVE.

Fontainebleau.

MA BIEN CHÈRE ENFANT.

Me voici de retour, et ça va bien jusqu'ici. Pourvu que ça dure ! comme disait Pierrot en tombant de sa tour.

Ce voyage d'hier ma paru long et triste après vous avoir quittés toi et les enfants. Heureusement que le temps s'est maintenu pendant la route, entre sourire et grimace, sans soleil, mais sans pluie. J'espère que vous n'aurez pas été moins heureux que moi, et que le cher petit Jacques aura pu faire sa procession sous un ciel clément.

Cette première communion de notre fils m'a bien ému, malgré l'éloquence à rebours de l'abbé Fontaine et le malheureux cantique sur l'air du premier pas. Quand j'ai aperçu le col blanc du petit Jacques devant ce vieil autel, mon cœur, bien-endurci cependant, a craqué tout à coup. Tant de souvenirs dans le passé, tant de rêves dans l'avenir, tant de pensées, des sentiments qui fondent subitement toutes les glaces de la raison et de l'orgueil.

Je suis rentré à Fontainebleau que ce matin. A peine débarbouillé, je suis allé faire un tour dans le parc, qui était vraiment charmant à cette heure matinale, avec ses longues avenues sombres, sa pièce d'eau, ses nymphes dans leurs grottes fraîches. Je suis revenu en côtoyant les bords de l'Étang couvert d'une flottille de barques et de petits trois-mats pavoisés.

Les barques circulaient à travers les îles, étalant au soleil leurs voiles blanches comme des ailes de cygne. Il y a au centre de l'Étang, sur un flot, un

pavillon dont les tentes, les stores et les drapeaux flottants ont un joli air de fête.

Comme je passais cette après-midi dans la cour de la Fontaine, j'ai vu un groupe de messieurs, dont quelques-uns me semblaient jouer au bouchon. J'ai reconnu l'Empereur dans le groupe. Je me suis esquivé, mais j'ai retrouvé Sa Majesté deux minutes plus tard auprès de ses puits et de ses pompes qui paraissent l'intéresser beaucoup. Il y avait huit pompes à la file l'une de l'autre. L'Empereur s'est mis à pomper, l'Impératrice de même, et tout l'entourage également, essayant de remplir le bassin qui est au-dessous. J'ai pompé comme les autres, et j'avais du mérite, car je commençais un rhume, et ces pompes bavaient fort. On pompait sur ses mains, sur ses pieds, sur son rhume, n'importe, on pompait toujours ; voilà les pompes de la Cour.

Je crois que cet exercice a mis l'Empereur en retard pour le dîner, aussi a-t-il été forcé de payer l'amende, comme cela se passe habituellement au château pour ceux qui manquent d'exactitude. L'amende est de cinquante centimes. Quand l'Impératrice est en retard, elle arrive avec sa pièce de dix sous dans un petit papier qu'elle remet en entrant au général Lepic. Elle fait cela avec un grand sérieux, comme si elle accomplissait un devoir.

La soirée s'est terminée par une loterie en l'honneur des Aguado qui avait passé la journée au palais. L'Empereur était allé lui-même acheter les lots. Il y en avait bien pour six à sept cents francs. C'était l'Empereur qui appelait les numéros d'une voix grave. Je n'ai gagné qu'un affreux porte-plume, il y avait pourtant de jolis bibelots que j'enviais pour toi.

La fête n'a fini qu'à minuit, et je suis rentré chez moi, m'étonnant que ma femme me reproche de me coucher de trop bonne heure.

A demain.

OCTAVE.

Fontainebleau, 68.

CHÈRE PETITE,

Hier matin, par un temps admirable, je me suis acheminé de mon pied léger tout le long du canal, à l'ombre des grands arbres enveloppés de lierre, et je suis tombé à l'autre extrémité du parc dans le petit village d'Avon. Il était tendu de

draperies blanches et de fleurs, et il y avait un joli reposoir au milieu de la rue. J'ai songé à notre cher voyage de l'an dernier; quand nous avons traversé ce village de Conterne, pavoisé et enguirlandé, avec les chemins pleins de roses, t'en souviens-tu ?

Je suis entré dans la toute petite église d'Avon, où un prêtre disait la messe pour lui tout seul. J'ai cherché la tombe de Monaldeschi. Ce fut le prier du couvent d'Avon qui fut chargé par la reine Christine de préparer Monaldeschi à la mort; c'est lui qui a laissé le récit naïf et poignant de la galerie des Cerfs; ce fut lui qui demanda vainement à Christine la grâce du marquis, et qui obtint pour toute réponse cette atroce parole adressée au capitaine des gardes: "Blesse-le, pour qu'il se confesse." Ce fut encore ce pauvre moine qui enleva le corps massacré et qui l'enterra dans l'église d'Avon.

La pierre tumulaire est près de la porte, sous le bénitier. En m'agenouillant, j'ai pu lire encore la vieille inscription du temps, disposée bizarrement: "*Cy gist Monal dixi.*"

Je suis revenu par l'autre rive du canal. Les beaux arbres! Jamais je n'en ai vu de pareils. Ils ont cent mètres de haut, et des lierres de la tête au pied, puis des oiseaux comme dans une volière.

En rentrant dans Fontainebleau, j'ai rencontré la procession de la Fête-Dieu solennisée par des coups de canon. Il y avait en tête au moins cent cinquante petites filles vêtues de blanc, voilées, et portant des drapeaux bleus et blancs. Une chose qui m'a paru drôle, c'est qu'on tend sur la tête de l'évêque, entre le dais et le reposoir, une espèce de parapluie carré à franges d'or, qu'on referme après tranquillement.

Qui l'aurait cru? la pluie est tombée vers le soir. J'aurais voulu que cette pluie continuât à tomber ce matin, car c'est aujourd'hui la grande revue que l'Empereur doit passer à Paris et dont on semble se préoccuper ici. Tu n'es pas sans remarquer qu'il souffle en ce moment un assez mauvais vent dans les régions politiques. Les procès de presse, les petites émeutes d'étudiants se multiplient, et les factions encouragées s'agitent. Le pauvre petit prince a reçu dans son aile un coup de cette méchante brise; on paraît redouter pour la journée quelques manifestations hostiles. Néanmoins, l'Empereur et l'Impératrice sont partis avec les dames du palais, et tout ce monde reviendra pour le dîner, s'il plaît à Dieu.

Nous avons fait hier vers quatre heures une nouvelle expédition aux Rochers. Elle a été fort

rude, et l'Impératrice y a laissé les derniers lambeaux de sa robe puce. Le prince était de la partie. Il est intrépide, très leste et très fort sur la gymnastique.

L'Impératrice avait réglé l'ordre de la marche. Corvisart en tête à cause de son talent pour déjouer les obstacles impossibles. Marie d'Albe ensuite comme la plus invincible des grimpeuses, puis le prince, puis moi et l'Impératrice. Le prince a pour officier d'ordonnance en ce moment M. d'Espeuilles, beau garçon sympathique, franc, les cheveux en brosse, une belle tête militaire. Rien de plus amusant que de le voir avec son impérial baby. Il est impossible d'avoir l'air moins nourrice que M. d'Espeuilles, et ses soins pour son prince, mêlés de rondeur, d'embarras et de délicatesse, sont quelque chose de comique et de touchant.

L'Impératrice m'a paru un peu souffrante, et je crois qu'elle s'est trouvée à moitié mal sur le sommet des rochers. Elle s'est assise longtemps, silencieuse et l'œil vaguement fixé sur la ceinture sombre de la forêt.

Mais elle ne se plaint jamais, et on est forcé de deviner qu'elle souffre.

Nous sommes rentrés tard au palais, et j'ai dû allumer mes superbes lustres pour faire ma toilette. La course avait été horriblement fatigante, et j'aurais voulu dormir au lieu d'aller causer avec les dames; mais j'ai causé et je n'ai pas dormi.

La comtesse S. de Toledo m'ayant beaucoup parlé de son envie de jouer le *Cas de conscience*, j'avais fait venir deux exemplaires de la pièce. Nous l'avons lue tout haut. Mme de Sancy faisait le mari, Mme de Toledo la femme, et moi Raoul. Cela a beaucoup amusé. L'Impératrice était auprès de l'Empereur qui était resté chez lui; elle est revenue fort tard.

On a pris le thé qu'à minuit.

Bonjour, chérie. J'espère que la bonne pluie d'hier sera tombée également sur tes pelouses.

OCTAVE.

Fontainebleau, 68.

Du cabinet de Diane.

(Signe de santé.)

Je dis signe de santé, parceque pour t'écrire du cabinet de Diane il faut que je sois levé de bonne heure; mais ce n'est pas du tout la faute de l'Impératrice si je jouis ce matin d'une santé de colibri. (Pourquoi de colibri?)

Notre dernière excursion dans les rochers avait laissé ça et là des foulures et des courbatures dont on n'osait se plaindre, mais qui faisaient généralement désirer l'ajournement de toute fête aralogue. L'Impératrice, sollicitée par ses jeunes nièces, a résolu qu'on recommencerait cette expédition.

Savoir Vivre.

LES DOMESTIQUES ÉTRANGERS.

On n'a pas du tout le droit de donner leur prénom tout court aux domestiques étrangers, c'est-à-dire à ceux qui ne font pas partie de nos gens.

On dit très bien *Mademoiselle Colette* à la femme de chambre d'une personne de connaissance ; mais, alors, si cette personne n'est pas mariée, on se garde de lui donner son prénom ; en parlant d'elle à sa femme de chambre, à ses domestiques, on ne la désignera pas *mademoiselle Louise*, mais on lui donnera son nom de famille : *mademoiselle Durand*.

On observe la même règle à l'égard des domestiques mâles, à moins d'une très grande familiarité dans la maison, et, dans ce cas, pour atténuer l'air de maître que l'on prend ainsi vis-à-vis des domestiques qui ne sont pas à notre service, on sourit à demi et d'un air aimable, en les appelant tout uniment par leurs prénoms.

Lorsqu'un domestique étranger nous apporte un présent de son maître, on est dans l'habitude de lui donner un pourboire. Il est des maisons où l'on enjoint aux serviteurs de ne rien recevoir, mais on a de la peine à établir cet usage nouveau : personne n'ose se dispenser du pourboire, et, d'autre part, les maîtres du domestique envoyé n'ont aucun moyen de savoir s'il a obéi à leurs instructions. On continue donc à offrir "une pièce" à ces domestiques, pour les dédommager de leur peine, de leur dérangement ; nous devons dire, en conséquence, qu'il ne faut pas donner une somme équivalente ou supérieure à la valeur de l'objet apporté. Le donateur, s'il venait à être instruit de cette "générosité" exagérée, la considérerait à juste titre comme une impertinence.

Il me souvient que l'une de mes amies envoya, un jour, une "brioche de pain bénit" à l'une de ses connaissances. Le gâteau valait bien trois francs, on en donna quatre à la bonne qui l'avait apporté. Celle-ci voulait refuser l'argent, selon les recommandations de sa maîtresse. On lui mit de force les pièces blanches dans sa poche. Au retour, elle conta la chose, et le procédé fut traité d'impolitesse.

On ne doit jamais questionner un domestique sur son maître, l'exposant ainsi à commettre une indiscretion, une délation. Il est également honteux de faire prendre un rôle d'espion à ses propres serviteurs, dans les maisons où on les envoie, et en toutes circonstances, du reste.

ÉTIQUETTE DE LA CARTE.

L'usage de s'adresser réciproquement un petit morceau de carton, en témoignage de souvenir, au renouvellement de chaque année, cet usage, qui a ses détracteurs, se répand de plus en plus dans les classes moyennes de la société.

Les célibataires masculins et les veufs préviennent toujours, pour l'envoi de la carte, au jour de l'an, les hommes de leur connaissance qui sont mariés, et, ce, à cause de la femme de ceux-ci. Cependant le mari *seul* leur retourne une carte, la femme ne leur en doit pas.---Ces mêmes célibataires et veufs n'ont pas, non plus, à attendre d'échange de cartes avec les femmes non mariées ou veuves ; néanmoins, ils mettront encore plus d'empressement à leur envoyer le morceau de carton, qu'ils ne l'ont fait pour les ménages de leurs relations.

Les personnes jeunes devancent les personnes âgées. C'est-à-dire qu'une demoiselle de trente ans (avant cet âge elle n'a pas de cartes) enverra la première sa carte à une femme de quarante ; un jeune ménage à un ménage mûr ; un jeune homme à un homme d'un certain âge ou à un vieillard.

Les gens mariés,—même âgés,—adressent les premiers leur carte à une femme,—même très jeune,—qui vit seule. Celle-ci leur retourne la sienne, *puisqu'il y a une dame dans la maison*.—Une demoiselle, une veuve, écrivent bien, direz-vous, à une célibataire du sexe fort ? Ce n'est pas du tout la même chose. Elles peuvent écrire à un homme qui vit seul, mais elles ne mettent pas les pieds chez lui. Or, une carte équivaut à une visite.

Il y a des cas d'exception ; ainsi une femme peut très bien envoyer une carte de visite à un homme *très âgé* qui vit seul, en retour de celle qu'il lui a adressée. La raison de cette dérogation à l'usage vient de ce qu'on peut faire une visite à un vieillard sans se compromettre, et que la carte ne représente qu'une visite.

Une femme catholique envoie aussi sa carte à un prêtre de sa religion, le prévient même. Pour une croyante, le prêtre n'est pas un homme.

Beaucoup de gens envoient (sous une seule enveloppe) autant de fois de leur carte qu'il y a de personnes dans une même famille. Pourtant, lorsqu'on se présente dans une maison, et qu'on n'y trouve

pas les gens du logis, on ne laisse qu'une seule carte cornée, et non une carte pour Madame et une pour Monsieur. Il est certain que cette surabondance ou cette superfétation n'a rien de contraire au savoir-vivre, mais peut-être est-elle due à un manque de raisonnement, et devrait-on reviser cette façon de faire. Lorsqu'on va en visite, on ne se dédouble pas pour être un et entier à chacun des membres de la famille ; la carte unique représenterait ce visiteur indivisible.

La carte s'insère dans une enveloppe *ouverte* et affranchie d'un sou. Si l'on ajoutait quelques mots sous son nom, il faudrait mettre un timbre de 3 sous, comme pour une lettre, et, alors, on aurait le droit de fermer l'enveloppe. Dans le cas d'affranchissement à un sou, la carte portant quelques lignes manuscrites serait taxée par l'administration des postes,—si même elle ne donnait lieu à un procès pour intention de fraude.

Rien n'est plus impoli, en ce temps-ci, que de ne pas affranchir suffisamment les objets de correspondance. En ce qui concerne la carte dont nous venons de parler, comme ce serait amusant, pour le destinataire, de payer 5 sous pour recevoir votre nom et un compliment banal,—ou d'être appelé au bureau de poste pour donner les renseignements exigibles sur l'envoyeur et délinquant !

On doit prendre toutes les précautions possibles, au besoin demander l'avis des agents de l'administration, pour que pareille chose ne puisse jamais arriver.

Si les fonctionnaires, officiers ou magistrats habitent la même ville que leurs supérieurs directs, ils font, à ceux-ci, une visite de corps de bonne heure dans la journée du 1er janvier. Mais s'ils sont éloignés de cette ville, ils envoient leur carte assez tôt pour qu'elle arrive au supérieur le 30 ou le 31 décembre.

L'administration des postes est si encombrée, à cette époque, qu'il faut s'arranger pour que la distribution de cette carte ait lieu en temps voulu. —Il est bien entendu que le supérieur retourne une carte à son inférieur.

RÉDACTION DE LA CARTE.

La carte de visite doit être extrêmement simple. Voici comment on la libelle, dans les différents cas :

RENÉ ESPALET.

et vers le bas, à droite, l'adresse :
20, rue Drouot.

DOCTEUR RENÉ ESPALET.

toujours l'adresse au bas.

RENÉ ESPALET.

*President du tribunal de commerce
de et à Thiers.*

MADAME RENÉ ESPALET.

(Pas d'adresse au bas d'une carte de femme).

MONSIEUR ET MADAME RENÉ ESPALET.

20, rue Drouot.

(L'adresse pour cette carte collective.)

Une veuve mettra tout bonnement :

MADAME ESPALET

La qualification de veuve ne s'emploie que pour les actes civils ou notariés.

Une demoiselle de trente ans, au moins :

MADemoisELLE ESPALET

Si elle a une sœur également célibataire, pour se distinguer de celle-ci, il lui faudra faire précéder son nom de l'initiale de son prénom :

MADemoisELLE B. ESPALET

Plusieurs femmes vivant ensemble (très étroitement unies) ne feront pas rédiger leurs cartes de la façon suivante :

MESDAMES ESPALET ET RENARDET

ce qui ressemblerait à une raison commerciale, mais

MADAME ESPALET ET MADAME RENARDET

Deux sœurs non mariées :

MESDEMOISELLES ESPALET

Les gens titrés ne font pas précéder ce titre du mot monsieur ou madame.

COMTE ET COMTESSE DE LORÉDAN

Le carton est aussi beau que possible, sans aucun enjolivement, les dimensions sont raisonnables (ni trop petites ni très grandes), et les caractères n'ont pas de fioritures.

Se bien donner la peine de lire le nom porté sur les cartes qu'on reçoit, pour ne pas l'estropier sur l'adresse de la carte de retour ; le manque d'attention constitue une grossièreté. C'est montrer aux gens le peu de cas que l'on fait de ce qui les concerne.

On libelle la suscription d'après les renseignements donnés par la rédaction des cartes.

Quelques personnes pourraient se trouver dans une situation de fortune assez précaire pour reculer devant la dépense d'une centaine de cartes. Dans ce cas, elles achèteraient des petits morceaux de carton blanc, dimensions des cartes (se trouvent chez les papetiers), et écriraient leur nom, proprement, lisiblement et d'après les indications données plus haut.

Bien des gens vont se récrier, et dire que, dans ces conditions de parcimonie, il faudrait s'abstenir. Ils ne comprennent pas la véritable politesse. Mieux vaut laisser soupçonner sa médiocrité que de manquer à un devoir social ou de voir mettre sa sympathie en suspicion.—J'ajouterai, après cela, que *s'il est possible* de s'imposer un sacrifice, une privation pour envoyer sa carte dans toutes les conditions d'*enclosure* et autres généralement adoptées, on fera bien de se conformer au coûteux usage. On doit, autant qu'on peut, dissimuler sa pauvreté, éviter la critique et la dénigrement.

Par exemple, *tout le monde* peut et *doit* faire cette économie de ne pas envoyer sa carte à tort et à travers, sans raisons ou relations suffisantes. Si ce n'est pour soi, ce sera pour les autres, qui, sous peine d'insolence, sont forcés de répondre à cette politesse importune.

Les cartes s'adressent du 15 décembre au 31 janvier.

DE QUELQUES AUTRES EMPLOIS DE LA CARTE.

Il y a d'autres circonstances que le jour de l'an où la carte de visite joue un rôle important.

Lorsqu'on vient faire une visite dans une famille, et qu'on ne trouve personne au logis, on laisse sa carte entre les mains d'un domestique ou du concierge ; à défaut de l'un ou de l'autre, on la glisse sous la porte. Cette carte est cornée, la corne signifie qu'on est venu en personne, et, dans ce cas, elle équivaut à une visite, qui doit être rendue comme si elle avait été reçue.

On joint sa carte à tout présent que l'on n'apporte pas soi-même, afin d'en indiquer la provenance.

Apprend-on qu'un ami ou une personne de son cercle de connaissances vient d'être affligé par un malheur, on lui adresse *immédiatement* sa carte, avec quelques mots de condoléance, en attendant, si on a des rapports d'amitié, qu'on lui écrive ou qu'on aille le voir.

On fait usage de la carte, de la même façon, en cas d'événement heureux.

La carte de visite peut encore s'employer pour une communication insignifiante, parce qu'elle nécessite moins de frais épistolaires que le billet. Exemples :

Le commandant Roger (imprimé) "présente ses hommages à Madame de T...et lui retourne, avec ses remerciements, le livre qu'elle a bien voulu lui prêter, et qui lui a beaucoup plu" (manuscrit).

"Madame Z...

"Remercie beaucoup Monsieur X...du bon accueil qu'il a bien voulu faire à son protégé, et lui envoie ses meilleurs compliments."

"Madame R...

"Ravie et reconnaissante, remercie Mademoiselle X...de ses magnifiques roses, et lui adresse ses affectueux compliments et ses meilleurs souvenirs."

"Monsieur B...

"A l'honneur d'accréditer, par cette carte, Monsieur C...auprès de Monsieur A..."

Etc., etc., etc.

Voir aussi aux chapitres, lettres de faire-part et d'invitation, pour l'emploi de la carte.

Littérature.

Vous plairait-il, chères lectrices, d'entendre un peu parler de Marivaux, l'ancêtre littéraire de Musset, le poète d'un sentimentalisme si délicat et si gracieux, que son nom est devenu l'appellation topique des conversations exquises et folles, de tout commerce spirituel entre amants.

Votre fidèle Météore a réuni ici quelques documents qui vous le feront connaître sans qu'il vous soit nécessaire de parcourir toute son œuvre offrant pour quelques-unes d'entre vous certain danger. M. Francisque Sarcey d'abord va vous dire son sentiment sur une charmante comédie de Marivaux qu'on a récemment reprise à Paris : *La mère confidente* :

“ C'est une des pièces les moins connues de Marivaux, une de celles qui méritent le plus de l'être. Jamais ce maître de la comédie au dix-huitième siècle n'a été plus digne d'être rapproché d'Alfred de Musset, dont il a la fantaisie ailée et shakespearienne, et de Meilhac, qui lui a emprunté son art subtil et délicat d'analyse psychologique, en y ajoutant, il est vrai, un tour d'ironie que ne connaissait pas le dix-huitième siècle, et que peut-être il n'eût pas souffert.

“ Marivaux plaira toujours aux lettrés et aux délicats par cet art merveilleux qu'il possède de donner une forme visible — une forme dramatique — à ces rôles impossibles et charmants qui occupent l'imagination des jeunes filles et des femmes, et qui font battre mystérieusement leur cœur.

“ Quelle est la jeune fille qui, à seize ou dix-huit ans, chatouillée d'une velléité de tendresse pour un petit cousin ou pour l'ami d'un frère, n'ait senti le délicat secret lui peser sur le cœur, et n'ait cherché des yeux autour d'elle à qui s'en ouvrir et s'en soulager ? Elle a bien à ses côtés la meilleure de ses amies, à qui, depuis sa première enfance, elle a confié ses joies et ses chagrins : c'est sa mère. Mais une mère ! Comment la mettre de moitié dans ces hasardeuses confidences ? Comment lui avouer ce trouble dont on est délicieusement émue, qui fait monter au visage une rougeur pudique ? Oh ! si sa mère pouvait renoncer un instant à son rôle de mère, et se résoudre à n'être en cette circonstance qu'une amie indulgente, comme elle irait se jeter dans ses bras, et, la tête cachée dans sa robe, lui demander conseil !

“ Et la mère, elle, a bien remarqué l'inquiétude de sa fille ; elle en a deviné la cause, et elle tremble ! Comme elle voudrait savoir ce qui se passe derrière ce front blanc, dans cette petite cervelle un peu folle ! Comme elle voudrait pénétrer dans ce cœur qui lui est fermé pour la première fois ! Quels sages avis pourrait donner la mère, si l'on voulait se confier à l'amie ! Comme elle dirait volontiers à sa fille : Allons, courage ! ne me cache rien ; ta mère ne le saura pas, c'est ton amie qui t'écoute !

“ Oui, ce rêve a dû se faire cent fois, rêve délicieux comme tous les rêves, mais irréalisable ; car la vie réelle ignore l'art subtil de ces dédoublements. Une mère, si bonne et si douce qu'elle soit, demeure toujours la mère de sa fille ; et la fille ne saurait, en lui parlant, oublier qu'elle est sa mère.

“ Marivaux a mis la main sur ce songe, plus flottant qu'une vapeur blanchâtre qui s'évanouit aux premiers rayons du soleil ; il l'a éclairé du feu cru de la rampe, et on l'a vu marchant et parlant sur la scène. Quelle main ingénieuse et légère, quel art discret et exquis ne fallait-il pas pour mener à bien une œuvre aussi délicate ! Jeter en pleine réalité de la vie domestique ces personnages éclos d'un rêve, on ne pouvait y songer ; il était nécessaire pour que le spectateur les admît sans peine, que l'auteur les montrât dans le lointain vapoureux et rose où la fantaisie poétique touche à la vie réelle, et s'y confond.

“ Ils devaient habiter le monde imaginaire et féérique, tout peuplé de costumes galants, tout imprégné de sentiments subtils, de tours de phrases raffinés, où dansent en habits de marquises les bergères de Watteau ; et cependant, il ne fallait pas qu'en les voyant la pensée fût emportée trop loin du monde réel où ils étaient censés vivre, dont ils étaient chargés d'exprimer les passions.

“ Jamais personne ne sut mieux que Marivaux mêler aux fantaisies d'une imagination charmante le grain de vérité bourgeoise qui en relève le goût. Rappelez-vous le *Jeu de l'amour et du hasard*. Tous les jeunes cœurs n'ont-ils pas fait ce rêve : être aimé non pour sa fortune, non pour sa position dans le monde, mais pour soi-même. Où jamais fut-il présenté sous une forme plus gra-

cieuse et plus poétique? Oui, ces marquis déguisés en valets, ces filles de grande maison éprises d'un domestique ne sont pas absolument vraies, de la vérité réelle et plate. Ils appartiennent au songe; et Marivaux, le plus aimable enchanteur du dix-huitième siècle, leur a laissé cette grâce capricieuse et flottante que donne la rêverie aux personnages qu'elle crée.

— Elle est bien maniérée, j'en conviens; elle est même bien fausse, cette mère qui, pour devenir la confidente de sa fille, lui dit :

— Je ne veux être que ton amie, et ta mère ne saura rien de ce que tu vas me confier.

— Mais qu'elle est charmante, et comme on se sent disposé à l'aimer de tout son cœur! Les deux scènes où elle presse sa fille et lui tire l'aveu de la faute qu'elle va commettre sont des chefs-d'œuvre d'ingéniosité, de tendresse et de grâce.

— Cette mère est si affectueuse, si dévouée! Elle ramasse avec tant de bon sens toutes les raisons dont elle peut combattre la passion de sa fille; il y a dans tout ce qu'elle dit une onction si pénétrante qu'il est impossible de ne pas se sentir tout à la fois ému et charmé. Ce n'est pas l'indigeste sermon d'une institutrice qui gronde son élève; ce sont les conseils d'une femme pleine d'expérience, mais qui adore sa fille, et dont le cœur est déchiré d'avoir à parler le langage d'une déplaisante sagesse.

— La fille est aussi aimable que la mère. Ce bon petit cœur d'enfant de seize ans s'ouvre avec tant d'effusion! il trouve, pour exprimer sa passion naissante, des mots si délicats et si tendres! La mère a raison, sans doute; mais la fille a-t-elle si grand tort d'aimer un homme qui mérite si bien d'être aimé?... Et c'est ce qui fait l'originalité de la scène. Aucune des deux n'est sacrifiée à l'autre, et nous restons suspendus entre le bon sens qui s'exprime avec une si douce tendresse et l'amour qui parle avec tant de bon sens.

— Le dénouement de Marivaux est délicieux: c'est une des scènes les plus ravissantes qu'il ait écrites. Dorante, vaincu par les remontrances sensées de la mère qui a, sous le nom emprunté d'une amie, plaidé sa cause et celle de la vertu, déclare qu'il renonce à son projet d'enlèvement.

— Oui, belle Angélique, dit-il se tournant vers celle qu'il aime, et qui, elle aussi, s'est rendue à

des raisons si fortes et si aimablement présentées; oui, vous avez raison. Abandonnez-vous toujours à ces mêmes bontés qui m'étonnent et que j'admire. Continuez de les mériter; je vous y exhorte. Que mon amour y perde ou non, vous le devez. Je serais au désespoir si je l'avais emporté sur elles.

— La mère est là qui écoute; elle demeure un instant songeuse, puis prenant son parti :

— Ma fille, je vous permets d'aimer Dorante.

— Ah! le joli coup de théâtre! on l'attendait, et il est imprévu. Il arrange tout, et renvoie tout le monde satisfait.

— C'est un pur joyau que cette *Mère confidente*. Larroumet, dans sa conférence, nous a conté que Marivaux avait à plusieurs reprises essayé de traiter ce sujet, qui lui tenait au cœur, avant de lui donner dans la *Mère confidente* sa forme définitive. Il arrive ainsi parfois aux écrivains dramatiques d'être tourmentés d'une idée qu'ils ne viennent à bout de réaliser qu'après d'infructueuses tentatives, dans la maturité de leur talent. Nous connaissons la première ébauche du *Maitre Guérin* d'Emile Augier; c'est l'*Homme de bien*, la seconde pièce, qu'il écrivit après la *Ciguë*, et qui n'eut aucun succès. Voici qu'en son dernier numéro la *Revue de Paris* nous apprend que l'*Homme de bien* même n'était pas le premier essai. Elle publie un manuscrit retrouvé du maître. C'est en quelque sorte le premier vagissement de l'idée d'où *Maitre Guérin* devait sortir trente ans plus tard. La pièce est à cet égard curieuse à lire.

— La *Mère confidente* n'avait pas été jouée depuis trente ans. Je me souviens de l'avoir vue, vers 1863, à la Comédie-Française. C'était Mlle Devoyod qui jouait la mère. Mlle Devoyod était une fort belle personne, de haute stature, de voix rude et d'aspect plutôt masculin: le contraire du rôle. Elle était plus faite pour les farouches emportements de la tragédie cornélienne que pour les émotions discrètes et les grâces attendries de la comédie de Marivaux. Mlle Dubois, qui faisait Angélique, était une actrice consommée, mais sèche, plus sèche qu'un piano touché par un premier prix du Conservatoire. C'était Worms qui était chargé de représenter Dorante; il avait, lui, de la passion, une sincère et profonde passion. Il lui manquait l'aimable désinvolture des jeunes sei-

gneurs du dix-huitième siècle et la fantaisie ailée des amants de Rosalinde.

“ La pièce n'eut qu'un succès médiocre et qu'un petit nombre de représentations. Il ne faut pas s'attendre, si on la remet à la scène, qu'elle prenne jamais la grande foule. Ce sont des œuvres d'un charme aujourd'hui suranné mais exquis, que ne peut goûter qu'une élite de délicats amoureux du théâtre. Le parfum qui s'en exhale est faible et charmant comme celui d'une feuille de rose retrouvée dans les feuillets d'un vieux livre : il ne porte pas loin. ”

Marivaux appartient à la lumineuse pléiade d'écrivains du XVIIIe siècle. Il mourut en 1763 à l'âge de 75 ans.

Ce fils de magistrats ne fut qu'homme de lettres, et s'ingénia à trouver un genre qui lui fut propre. Il était du nombre de ces esprits fins et ingénieux qui répugnent à marcher dans les sentiers battus, qui, sentant qu'ils ne peuvent égaler les maîtres, ne veulent pas être de simples imitateurs, et préfèrent s'adjuger, à force de talent, un tout petit royaume indépendant au sein de l'immense empire des lettres. Tout d'abord il se mit du côté de Lamotte dans la fameuse querelle des anciens et des modernes ; non qu'il dédaignât les Grecs et les Romains, mais il soutenait qu'il fallait être de son temps, se passer de maîtres, et surtout se bien garder de se créer des fétiches, sous prétexte de continuer des admirations traditionnelles.

Fidèle à son précepte, il avouait qu'il aimait mieux Fontenelle que Virgile, et que le vieil-Homère ne valait pas Lamotte.

Ses premières œuvres furent deux ou trois comédies fort médiocres. L'une d'elle, dit la chronique, *L'amour et la Vérité*, fit bailler tout le monde, même son auteur. A la représentation son voisin de stalle, qui ne le connaissait pas, lui dit :

— Voilà une pièce terriblement ennuyeuse.

— A qui le dites-vous, monsieur ? lui répondit Marivaux ; je le sais mieux que tout autre, puisque j'en suis l'auteur.

Sa première comédie dans le genre original et précieux qui devait l'illustrer fut : *La surprise de l'amour* ; mais il tâtonna longtemps encore avant d'écrire ces petits chefs-d'œuvre raffinés et délicats qui sont restés au répertoire. Il fit repré-

senter successivement douze comédies dans l'espace de sept ans. La plus célèbre est *Le jeu de l'amour et du hasard*.

Le Théâtre Français, qui n'admettait guère alors que la comédie en vers, s'obstina longtemps à fermer ses portes à la prose si lesté et si pimpante de Marivaux. De guerre lasse il finit par l'accueillir.

Le *Triomphe de l'amour*, les *Serments indiscrets*, *l'Ecole des mœurs*, *l'Heureux Stratagème*, *la Méprise*, *le Legs*, les *Fausse Confidences* et *l'Épreuve*, de 1736 à 1740, mirent en pleine lumière les qualités exquisées de son talent, et sont les chefs-d'œuvre du genre qu'il avait adopté.

Ce qu'il y avait de nouveau dans ces jolies pièces c'était surtout la ténuité de l'intrigue, suffisante pour intéresser, grâce à l'art suprême de l'auteur et l'analyse délicate du sexe féminin. Chez Regnard, Destouches et même chez Molière, la femme est rarement au premier plan. La belle humeur de Regnard, la philosophie un peu morose de Destouches, la méditation profonde et concentrée de Molière s'attaquent de préférence aux vices et aux travers universels. Marivaux, qui voulait faire, sinon mieux, du moins autre chose, ne s'est jamais préoccupé des vices, et, en fait de travers, n'a guère aperçu que ceux qui étaient particuliers à la société oisive et raffinée du XVIIIe siècle.

“ Toutes ses pièces, dit Ste. Beuve, se ressemblent plus ou moins, ou ne diffèrent que par des nuances déliées. On a très bien remarqué que dans ses comédies en général il n'y a pas d'obstacle extérieur, pas d'intrigue positive ni d'aventure qui traverse la passion des amants. Ce sont des chicanes de cœur qu'ils se font, c'est une guerre d'escarmouche morale. Les cœurs au fond étant à peu près d'accord dès le début et les dangers ou les empêchements du dehors faisant défaut, Marivaux met la difficulté et le nœud dans le scrupule même, dans la timidité, la curiosité ou l'ignorance, ou dans l'amour-propre et le point d'honneur piqué des amants.

“ Souvent ce n'est qu'un simple malentendu qu'il file adroitement et qu'il prolonge.

“ Ce nœud très léger qu'il agite et qu'il tourmente, il ne faudrait que s'y prendre d'une certaine manière pour le dénouer à l'instant ; mais il

n'a garde de le faire, et c'est ce manège bien mené et semé d'accidents gracieux qui plaît à des esprits délicats.

« Marivaux, au théâtre, aime surtout à démêler et à poursuivre les effets et les conséquences de l'amour propre dans l'amour. »

C'est l'extrême ténuité de ces combinaisons variées à l'infini qui a fait dire à Voltaire que Marivaux pesait des riens dans des balances de toiles d'araignées.

Une manière si particulière d'entendre le théâtre et l'observation des mœurs devait conduire Marivaux à introduire dans son style des formes particulières ; il est rare en effet que la subtilité de la pensée ne soit pas forcée de se doubler de la subtilité des mots. Ce défaut résulte de ses qualités mêmes, de la profondeur de son analyse, qui a besoin, pour s'exposer, de suivre toutes les circonvolutions d'un fil délié. C'est ce que l'on a appelé le Marivaudage. Chez l'auteur du *Legs* et des *Fausse confidences*, ce style ne manque pas de grâces, quoiqu'on puisse le trouver un peu apprêté. Ce qui en fait l'originalité, c'est le mélange du naturel ou trivial avec les expressions les plus alambiquées, les pointes, les antithèses ; par malheur les valets ont chez lui autant d'ingéniosité de langage que les maîtres, ce qui est quelquefois insupportable.

Les mêmes qualités, la même délicatesse d'analyse et d'expression se retrouvent dans les romans de Marivaux, et surtout dans son chef-d'œuvre, *Marianne*.

Marivaux fut reçu de l'Académie Française en 1743, et ce qu'il y eut de curieux, c'est que ce fut un prélat, l'évêque de Sens, qui lui répondit. L'homme d'église à l'entrée d'un théâtre était

interdite, et qui devait ne pas avoir même jeté les yeux sur ses œuvres, fut obligé d'en parler par ouï-dire.

C'est peut-être la seule fois qu'à l'Académie, le récipiendaire se soit entendu dire : « Ceux qui ont lu vos œuvres assurent qu'elles sont fort belles ; pour moi je ne dois ni ne veux les connaître. »

Voici, pour finir, la définition que Ste. Beuve donne du marivaudage :

Qui dit marivaudage dit plus ou moins badinage à froid, espièglerie compassée et prolongée, pétitement redoublé et prétentieux, — enfin, une sorte de pédantisme semillant et joli.

Retour de Mme Jane Hading à la Comédie Française. M. Francisque Sarcey adresse à l'artiste que nous avons vue le printemps dernier ce compliment de bienvenue :

« On a repris à la Comédie Française les *Effrontés*. Mme Jane Hading rentrant après sa tournée en Amérique. Il paraît si j'en crois les rapports qu'en font certains journaux, il paraît qu'elle a volé là bas de triomphe en triomphe. — Je ne comprends pas bien en ce cas qu'elle soit revenue à Paris y chercher des succès beaucoup plus problématiques et assurément moins fructueux. Mme Hading a un grand défaut elle n'est pas simple, elle ne joue pas vrai. Avec elle la Marquise des *Effrontés*, un merveilleux rôle de grande coquette devint un troisième rôle de mélodrame. Ajouterai-je que Mme Hading s'habille au goût des Yankees plutôt qu'au notre ;

Elle est fort belle c'est ce qui la sauve, car elle est presque toujours à côté du naturel ; rien de moins sincère que ce jeu apprêté, dont le voulu est parfois exaspérant. »

Météore.

Les Reformes Municipales.

A M. le Recorder.

N'y aurait-il pas un moyen de trouver, pour les vagabonds, les ivrognes et les malfaiteurs de toutes sortes que la police présente chaque matin à votre tribunal, une punition qui n'affectât qu'eux-mêmes et non leur innocente famille ?

Le délinquant a souvent le choix entre l'amende et la prison. Si sa femme a quelques petites économies amassées au prix d'un pénible travail,

ou si elle a la possibilité d'emprunter, le choix de l'amende sera fait sans hésitation. Ce parti implique les privations, la misère pour toute la famille. Le moins à plaindre sera encore le coupable, qui n'en fumera pas une pipe de moins, et sera à même de reprendre tout à son aise le cours de ses excès interrompus par l'intervention de la justice.

Jacqueline.

La Mode

Le soleil ayant daigné se montrer, nous avons eu un Grand Prix superbe. Le pesage, les tribunes regorgeaient de femmes élégantes. Elles étaient toutes en grande toilette, et si fort est à Paris le prestige du chiffon que pas une de ces femmes, aussi modeste qu'elle soit, ne dérogeait à l'empire souverain de la mode.

Toutes ces robes très larges du bas et formant un peu plus de fronces ou de plis à la taille, mais l'aspect, en somme, très simple. Les "relevés" étaient en minorité, malgré les efforts de nos couturières pour les rééditer.

Le noir et le blanc rayé est adopté sur toute la ligne ; depuis les raies très fines jusqu'aux larges, pékonés : on en voit en moire, surah, foulard, satin et faille ; les carreaux ont vécu ; on ne les



NO. 1

porte que pour les demi-toilettes. En revanche, les tissus rayés donnant l'illusion du grisaille, ou les rose et blanc, sont les favoris avec les cols, empiècements de dentelles épaisses ou broderies. Beaucoup de blanc. Du piqué avec boléros, du crépon et de la mousseline à profusion. La soie noire reprend aussi sa faveur ; de la soie fantaisie brochée de satin. On voyait des jupes noires avec chemisettes pompadour d'une grande élégance ; quelques robes de nankin et le bleu lavande sur les chapeaux, les cols, les ceintures ;

beaucoup de ceintures en ruban pompadour également. Le rouge framboise est adopté pour égayer les robes noir et blanc, ainsi que le jaune champagne.

Madame, s'occupant de la toilette de monsieur, apprendra avec intérêt que le gris est le dernier cri de l'élégance. Gants derby pour voyage, gris ou rouge brique.

Chapeau canotier avec ruban gros grain de couleur. Complet de flanelle blanc ou lawn tannis pour le matin, lorsqu'on n'a pas dépassé *quarante ans*.



NO. 2

Modèle No. 1—2. Jupe en peau de soie beige ornée de pointes de guipure crème. Corsage et volants du bas de la jupe en mousseline de soie noire plissée. Cravate et plastron en tulle blanc pointillé noir. Pointes de guipure sur les manches. Chapeau en paille beige avec plumes noires et pavots rouges.

2. Robe en crêpe de Chine mauve, garnie de dentelle crème. Revers peau de soie vert pâle brodé de perles mauve et mousse. Collerette tulle mousse, nœuds de la gupe et de l'ombrelle vert pâle. Chapeau avec nœud de crêpe mauve et fleurs jaunes.

3. Corsage faille paille. Empiècement et jupe guipure. Collerette tulle noir. Ceinture velours noir. Capote avec barbe de tulle noir plissé et aigrettes noires.

HYGIENE

SOINS À DONNER AUX ONGLES.

Les beaux ongles sont considérés comme un don précieux. A leur base ils doivent porter un croissant blanc, et être teintés de rose comme l'aurore. Les beaux ongles sont comparés à l'onix par les poètes, et, du reste, en grec, onix signifie *ongle*. Voici, d'après la mythologie, ce qui fit donner ce nom à cette variété d'agate : " Un jour l'Amour trouvant Vénus endormie lui coupa les ongles avec le fer d'une de ses flèches, et s'envola ; les rognures tombèrent sur le sable du rivage, et, comme tout ce qui provient d'un corps céleste ne peut périr, les Parques les ramassèrent soigneusement et les changèrent en cette pierre quasi précieuse qu'on appelle onix."

Les femmes qui ont recours au manicure vous diront comment les ongles les plus laids peuvent changer avantageusement si l'on prend la peine de repousser la peau rude qui se forme à leur base,—opération qui ne doit jamais se faire qu'après s'être savonné les mains dans l'eau chaude, et au moyen d'un instrument d'ivoire... ou d'os.

Il faut aussi limer les bords de l'ongle en courbe douce, en prenant la précaution de suivre les contours de l'extrémité des doigts. On doit encore polir la surface de l'ongle.

Une heure par semaine dépensée aux soins des ongles suffira à les bien entretenir, si on les frotte et les nettoie chaque jour consciencieusement. Le nettoyage ne doit jamais s'exécuter à l'aide d'un instrument acéré, pointe d'épingle, par exemple, cela durcit l'ongle et le dispose à retenir la poussière qui s'amasse dessous. Rien ne vaut un citron pour nettoyer les ongles, on y enfonce l'extrémité des doigts, les y tournant et retournant. Le citron empêche aussi la peau placée à la base des ongles d'envahir ces derniers. Il est très efficace contre les *envies*. Celles-ci ne se forment jamais qu'à la base des ongles mal soignés.

L'emploi du cold-cream pour la nuit (ou même de la simple vaseline) est excellent pour les ongles, qu'il adoucit et qu'il préserve en conséquence des cassures et de l'apparence terne.

On m'a donné une recette qu'on prétend très efficace pour durcir l'ongle (la dureté de l'ongle

est une des conditions de sa beauté). On fait fondre sur un feu très doux de l'huile de noix 15 grammes, de la cire blanche 2 grammes 50 centigrammes, de la colophane 5 grammes, et de l'alun 1 gramme. Il faut un feu très doux. Cette pommade, qu'on doit bien battre sur le feu, s'emploie le soir.

Un petit arsenal est nécessaire pour le soin des ongles : il faut une brosse ordinaire, une brosse plus petite pour aller sous les ongles, une lime, un polissoir, des ciseaux courbes, une paire spéciale pour chaque main : on ne peut couper les ongles de la main droite avec les ciseaux qui servent à couper ceux de la main gauche.

LE GANT.

La main doit être à l'aise dans le gant, sous peine d'y paraître courte et ramassée. Les doigts du gant seront aussi longs que les doigts de la main.

Les gants trop justes ne durent pas, ce qui est une considération économique : l'élégance *vraie* et la coquetterie *bien entendue* sont toujours d'accord avec la raison.

Les gants de chevreau font un usage bien meilleur et bien plus long, si on sait les mettre pour la première fois. " C'est toute une science," dit une femme charmante. Il faut avoir les mains parfaitement nettes, sèches et fraîches. Ne mettez jamais des gants quand vos mains sont humides ou *trop* chaudes. Pour la moiteur, il y a un moyen (indiqué plus haut) de la faire disparaître.

Enfoncez d'abord les quatre doigts, laissant le pouce en dehors et le poignet du gant retourné sur la main. Quand les doigts sont entrés entièrement, grâce à des mouvements doux de l'autre main, introduisez le pouce avec le plus grand soin, en appuyant le coude sur le genou. Ensuite rabattez le poignet du gant et boutonnez le *second bouton*, continuant ainsi jusqu'au bout. Revenez ensuite au premier bouton, vous verrez comme il se boutonnera facilement, sans craquer le chevreau, ce qui arrive si souvent quand on commence par le premier bouton. En outre, la boutonnure ne s'élargira pas, ce qui est de grande importance, si on

veut être bien ganté jusqu'au dernier jour du gant.

Ne retirez jamais vos gants par l'extrémité des doigts, mais par le poignet. Ils se trouvent alors à l'envers, ce qui est excellent pour leur laisser évaporer l'humidité que la main a pu leur communiquer. Quand ils sont secs, on les remet à l'endroit, comme dit la vieille chanson de saint Éloi.—Les gants qu'on n'a pas eu la précaution de faire sécher se rétrécissent et se remettent difficilement. Le chevreau craque au moindre effort,—ce sont des gants perdus.

Les gants ne doivent pas être roulés l'un dans l'autre. Il faut les étendre, de toute leur longueur, dans la boîte ou le sachet parfumé. Les gants clairs sont couchés entre deux pièces de flanelle blanche pour les préserver du contact des gants sombres, qui pourraient se déteindre sur eux.

On *répare* bien les gants de chevreau noirs en mélangeant quelques gouttes de bonne encre noire dans une cuillerée à thé d'huile d'olives. On applique à l'aide d'une plume; on fait sécher au soleil.—Les gants clairs se nettoient avec de la farine, s'ils ne sont que légèrement souillés. S'ils sont plus fortement salis, employez la neufaline, même pour le gant de Suède.

Lorsque vous achetez des gants, examinez bien les coutures. Si le fil tiré a formé des places blanches, n'acceptez pas ces gants dont le chevreau se déchirerait aisément, qui ne feraient pas d'usage et vous ganteraient mal.

Les gants de soie et de laine sont beaucoup plus chauds que les gants de peau. Pour les jours d'hiver trop rigoureux on portera des gants fourrés ou des gants de laine par-dessus les gants de chevreau ou de Suède.

LE BRAS.

Le bras féminin doit être rond et blanc. Si ce bras était maigre, on augmenterait rapidement son volume par des frictions énérgiques.

Un bras poilu sera traité comme une lèvre duvetée.

Un bras rouge sera frotté à pâte d'amandes au miel.

Nous n'aimons guère les cosmétiques, toutefois, nous en indiquerons un pour les soirs où l'on va dans le monde, il est destiné aux épaules et aux

bras; il est fort innocent et sans danger. Vous pouvez le faire préparer par un pharmacien: glycérine, eau de roses, oxyde de zinc.

Cette préparation a l'avantage de ne pas blanchir l'habit noir des danseurs.

LE PIED.

CONDITIONS DE BEAUTÉ.

Quand le pied est bien fait, la chaussure s'use peu, la tournure est, en général, rythmée et gracieuse.

Mais le pied le plus charmant peut être déformé par une chaussure trop courte ou trop étroite. Et un vilain pied le deviendra plus encore si on cherche à diminuer ses proportions par la compression.

Il faut garder le pied que la nature nous a donné; on se soumet à d'*inutiles* tortures en lui imposant une chaussure qui n'est pas faite pour lui, et qui, loin de remédier à ses défauts, lui en prête qu'il n'a pas.

Le pied antique est de toute beauté (voyez les statues), parce qu'il n'a jamais subi de contrainte dans la sandale ou le brodequin sans talon. A notre époque, ce n'est plus qu'en Orient, surtout au Japon, qu'on voit le pied humain dans toute sa grâce. Dans l'Empire du Soleil-Levant, les extrémités inférieures n'avaient jamais connu d'entraves. La chaussure y était faite pour l'aisance du pied, dont elle suivait tous les contours. Mais voilà que le costume européen est adopté au pays des taïcouns, et nous allons y faire accepter notre abominable chaussure moderne, qui déforme le pied, parce qu'elle n'est accommodée ni à sa structure ni aux mouvements qu'il exécute dans la marche.

Les bottines, les souliers étroits et pointus ont donné naissance à une foule de souffrances et d'infirmités, ont gâté le pied et la tournure.

Voici quelques conseils de *saine* coquetterie, mais seront-ils écoutés?

Il ne faut pas essayer de rapetisser son pied *ou l'épaissirait*. Du reste, un pied *très petit* n'est, pas bien fait. Le pied doit avoir de justes proportions, en harmonie avec celles du corps. Un pied un peu long a plus d'élégance, parce qu'il paraît plus mince. Il est absurde de mettre un pied large à la presse, on l'enlaidit plus fort, on le meur-

trit très douloureusement, et on y perd l'aisance de la marche.

On prétend que les Anglaises et les Allemandes ont de si larges pieds parce qu'elles boivent beaucoup de bière. Les américaines, qui ont aussi adopté cette boisson, commencent à perdre la beauté de leur pied. Dans les pays du vin : France, Espagne, Italie, etc., où les femmes sont du reste très sobres, le pied féminin est très délicat, très fin.

CHOIX DES CHAUSSURES.

Si le pied mince était un peu trop long, on devrait le chausser d'un soulier ou d'une bottine à courte empeigne, lacée ou boutonnée sur le dessus.

—Lorsque la chaussure est ornée sur le dessus, la longueur du pied en est diminuée.

Court et gras, le pied demande des chaussures à longues empeignes, boutonnées ou lacées sur le côté.

Lorsque le pied est très plat, il requiert des talons un peu hauts. Offre-t-il, au contraire, cette cambrure qu'on remarque à son plus haut point de perfection chez l'Arabe, et que les Espagnols considèrent comme une marque de sang bleu (noblesse), il ne faut pas exagérer cette courbe par de hauts talons, qui raccourcissent désavantageusement un pied qui n'a nullement besoin d'être diminué, et auquel on va retirer l'équilibre qui lui est nécessaire.

Le soulier Molière, qui grossit la cheville et

coupe l'arc dont nous venons de parler, devrait être abandonné au nom de l'esthétique. Le soulier découvert est, par contre, très gracieux et très avantageux.

La botte n'est vraiment pas acceptable.

Le brodequin, la bottine monteront plus haut que les chevilles.

En hiver, il n'est pas d'autre chaussure possible, car il faut protéger les attaches contre le froid. La bottine noire est la seule vraiment jolie. Taillée dans une étoffe, elle grossit beaucoup plus le pied que celle de cuir ou de chevreau.

Le soulier blanc ne devrait être chaussé que par un pied sans reproche. Et encore le soulier, une idée plus foncée que la robe vaudrait-il mieux ? Le soulier blanc grossit, *étale* le pied.

Le soulier découvert supporte les couleurs quelconques—défendues à la bottine. Toutefois, on fait bien de l'assortir à la nuance de la robe, mais on le choisira d'une teinte un peu plus sombre.

Les bas noirs et les souliers noirs diminuent le pied en longueur et en grosseur.

Les femmes qui ont de fortes chevilles porteront des bas à coins brodés en *hauteur*, les attaches paraîtront plus menues.

Quand on porte de grosses bottines avec une robe claire et une toilette élégante, on fait preuve d'un manque de goût atroce. Si vous ne pouvez avoir de fines chaussures, ne portez que des robes sombres et simples.

Ici et La.

Le premier acte de la reine Victoria, appelée au trône d'Angleterre à l'âge de dix-huit ans par la mort de son oncle Guillaume IV, fut un acte de bonté et d'une délicatesse toute féminine.

A la veuve affligée du roi, son prédécesseur, elle écrivit une lettre de condoléance, qu'elle lui adressa avec la suscription suivante : *A Sa Majesté la Reine*. Quelques familiers de son entourage osèrent représenter à la jeune souveraine que la formule était incorrecte, qu'elle seule devait être appelée "Sa Majesté la Reine," et que sa tante n'était plus que la reine douairière.

—Je le sais, répondit Victoria ; mais je ne serai pas la première à le lui rappeler.

∞ Extrait du testament littéraire de Catherine II, impératrice de Russie, grand politique et femme de lettres :

"Il faut toujours préférer les expressions brèves et claires à celles qui sont longues et diffuses.

"Remplacer par des mots russes les mots étrangers ; pourquoi en effet avoir recours aux idiomes du voisin ? Notre langue n'est-elle pas assez riche ?

"Ne jamais employer d'éloquence, à moins qu'elle ne vienne d'elle-même au bout de la plume.

"Employer toujours des mots clairs, transparents.

“ Ne semer nulle part l'ennui, et surtout ne pas tâcher d'être spirituel hors de propos.

“ Ne pas courir cependant après le rire et l'esprit.

“ Ne pas employer des béquilles là où les jambes suffisent, c'est-à-dire ne pas se servir des mots pompeux et gonflés là où les mots simples peuvent figurer avec plus de dignité, d'utilité et d'agrément.

“ Là où il s'agit de formules de morale, il faut tâcher de les présenter agréablement, afin que l'ennui ne les tue pas.

“ Il faut alléger la profondeur des pensées en les présentant clairement, et résumer les choses difficiles afin d'être accessible à beaucoup de lecteurs.

“ Il est désirable que l'auteur s'efface, et que partout on ne songe qu'à son œuvre; il ne faut pas qu'on le voie se mouvoir et qu'on l'entende parler.

“ J'écris ceci en pleine présence d'esprit.”

∞ VICTOIRES DE LA VOLONTÉ.—Buffon (1716-1800), le grand naturaliste dont l'œuvre est si considérable, eut d'abord à lutter contre sa propre nature, qui était, nous dit-il lui-même, fort indolente.

Dans sa jeunesse, il se levait tard, et afin de se guérir de cette habitude, il promit à son valet de chambre Joseph un écu toutes les fois qu'il le ferait se lever avant six heures du matin.

Joseph dut parfois jeter au visage de son maître le contenu d'un pot à eau, mais ces moyens énergiques eurent du moins un plein succès, et Buffon disait en riant :

—Je dois à Joseph trois ou quatre volumes de mon *Histoire naturelle*.

∞ UNE EXPÉRIENCE INGÉNIEUSE.—Il paraît que jadis les soldats français en Algérie, lorsqu'ils se trouvaient sur un sol marécageux et qu'ils n'avaient rien pour s'asseoir, s'asseyaient sur les genoux les uns des autres, en se plaçant circulairement, de telle sorte que le soldat qui terminait la file trouvait à s'asseoir sur les genoux de celui qui l'avait commencée. Ils formaient ainsi une chaîne circulaire continue.

Nos jeunes lecteurs peuvent essayer entre eux cette amusante expérience d'équilibre.

∞ Veut-on avoir quelques notions sur l'aménagement des prisons en France? Un journal parisien nous fournit les renseignements suivants :

“ On n'ignore pas que les nécessités de l'hygiène, jointes aux nécessités de la garde des prisonniers, commandent d'établir des cellules dont chacune soit un *home* complet, avec tout ce qu'il faut pour travailler, se coucher, se laver, manger ...et le reste. Nous sommes loin, très loin de l'époque où une basse fosse servait à renfermer les détenus. La paille humide des cachots ne se trouve plus que dans les musées de la foire. Aujourd'hui, c'est le parquet ciré et luisant des cellules qu'il faut dire, avec robinet à eau, vasque de toilette, lit à sommier, bec de gaz, table de travail, rayon de bibliothèque, et même sonnette électrique pour appeler le gardien! Un *home* complet, très supérieur comme propreté à la chambre d'un ouvrier célibataire, et même à la chambre des étudiants pauvres et travailleurs. Mais on ne peut véritablement pas entasser mille hommes dans la pourriture. Toute agglomération exige des soins hygiéniques, c'est-à-dire de l'eau en abondance et une propreté méticuleuse. Or, la propreté donne, au premier coup-d'œil, l'impression d'une sorte de luxe. Tout cela, d'ailleurs, n'est rien si la question du travail n'est pas négligée : c'est la grande, c'est même la seule question dans les prisons.”

∞ Il n'y a peut-être pas beaucoup de nos jeunes lecteurs qui sachent à quelle époque on commença à se servir d'épingles. Les épines du Bon Dieu remplirent tout d'abord l'office de cet article indispensable. Les agrafes, boucles de métal et lacets leur succédèrent immédiatement. A la fin du quinzième siècle seulement, les premières épingles firent leur apparition en Angleterre ; jusqu'en 1824, on les fabriqua à la main. Le procédé était lent, et quatre ou cinq cents épingles par jour était le maximum pour un ouvrier expert. Ce fut aux Etats-Unis qu'on inventa la première machine à fabriquer les épingles en 1824. L'inventeur se nomme *Wright*. *All right*.

∞ *Quelques folles occupations pour les jours de pluie aux eaux.*

Nous soumettons à nos lectrices—sans assumer la lourde responsabilité de les recommander—les

passé-temps de l'aristocratie américaine à ses moments de liesse et de folichonnerie dans les élégants *summer resorts* des bords de l'Atlantique.

Le pèlerin de Jérusalem.—La compagnie s'assit sur une double rangée de chaises, se tournant le dos. On joue sur le piano, on chante, on siffle une marche. Aussitôt que la musique commence, tout le monde se lève et marche à la file autour des chaises. Un officier *ad hoc* enlève pendant cet exercice une des chaises. La musique s'interrompt brusquement : c'est le signal pour s'asseoir. L'individu qui reste sans siège est hors du jeu. Le procédé se renouvelle jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'un joueur. C'est le "pèlerin de Jérusalem," arrivé au terme de son voyage.

Les règles de ce jeu compliqué sont : 1° Personne ne doit toucher aux chaises en marchant, sous peine d'être mis "hors concours." 2° Si deux joueurs s'asseyent en même temps sur le même siège, l'officier préposé au déménagement des chaises, agissant aussi comme arbitre, décide lequel y a droit. Dans le doute il faut recommencer la marche.

Le chevalier du sifflet.—C'est un amusement d'une moindre gravité que le précédent. Il consiste en un truc, et nécessite le choix d'une victime appartenant au sexe chevaleresque. On informe cet élu de la méchanceté générale, qu'un sifflet va circuler parmi la société, et que lui, placé au centre, devra, en se guidant par le son, découvrir en quelles mains est l'objet. Cette découverte lui est rendue difficile par la circonstance suivante : Le sifflet, attaché au bout d'une ficelle d'un pied et demi de long, est accroché—au moyen d'une épingle recourbée et fixée à l'autre bout de la corde—à ses propres habits. Ainsi, tandis qu'il se retourne brusquement pour trouver l'introuvable sifflet qu'il vient d'entendre résonner derrière lui, il l'offre, à son insu, à quelqu'un de l'autre côté du cercle. Tandis qu'on fait subir au principal acteur du jeu la cérémonie de sa réception à la *chevalerie du sifflet*, il est facile de fixer dans son dos la corde munie de l'hameçon.

Lui ordonner de mettre un genou en terre et de fermer les yeux, lui taper trois fois sur l'épaule, ou toute autre méchanceté suffit pour créer un "chevalier du sifflet."

L'Influenza.—Ou le jeu de se chatouiller pour se faire rire. Il faut que tous les membres d'une nombreuse compagnie choisissent chacun un nom finissant en *iche, ache, chou, achi*, et qu'à un signal donné ils le prononcent tous ensemble. Cela ressemble à un colossal éternement, et est d'un grand effet comique, paraît-il.

Le maître d'école.—Il n'est pas indispensable pour ce cas particulier que le professeur sache lire ; tout ce qu'il lui faut c'est de l'agilité. Ses élèves, d'occasion, l'enferment dans un cercle, et maintiennent sur leur poing fermé un livre. Il s'agit pour celui qui est au milieu de saisir prestement l'un de ces livres et d'en frapper les jointures du propriétaire. Le maladroit qui ne sait pas, en retirant sa main à temps, éviter le coup devient maître d'école, et remplit le même office que celui qu'il remplace. Le *maître d'école* peut montrer l'intention de saisir un livre et n'en rien faire ; celui qui, confiant en cette fausse manœuvre, retire sa main de manière à laisser tomber le livre doit lui céder sa place. Quand on ne réussit pas à frapper, il faut replacer le livre et essayer ailleurs. Le jeu prend une grande animation quand celui qui est au centre va vivement de l'un à l'autre, faisant mine de saisir un livre et se jetant sur le voisin, tenant ainsi toute "la classe" sur le *qui vive*.

∞ *L'ameublement d'une antichambre.*—Cette pièce, qu'on nomme généralement et incorrectement *passage*, demande un agencement spécial. Voici ce que suggère à ce sujet un journal élégant : Couvrez le parquet de carpettes (rugs). Ayez un manteau de cheminée avec les accessoires en cuivre ou en fer travaillé. Quand il y a une armoire ou portemanteau, on peut se dispenser de patère. Dans le cas contraire, ayez un siège large recouvert de crin et surmonté d'un haut miroir, aux côtés duquel se trouveront les crochets. Une table près de la porte pour y déposer les chapeaux est nécessaire. Dans un angle ou quelque partie de la chambre, placez un sofa ou divan avec plusieurs gros coussins, et à côté une table basse soutenant une lampe. Les espaces doivent être remplis avec de belles et solides chaises, d'osier ou de bois sculpté. Les grandes anciennes horloges sont à leur vraie place dans un coin de cette pièce ou sur le petit palier, au détour de l'escalier. Ici

on doit avoir tout au moins un siège bas recouvert d'un coussin de crin ou de cuir. Si l'horloge ancienne fait défaut, une pendule ordinaire sur le manteau de la cheminée la remplacera. Ne recouvrez pas le verre dépoli de la porte ou de la fenêtre. Drapez les vitres transparentes de légères dentelles ou de soie chinoise. Pour ce qui est des draperies, employez le velours uni ou la chenille.

—M^{lle}. Galimard, institutrice française, diplômée de l'Académie de Paris, ouvrira le premier sep-

tembre, au No. 18 rue City Councilors, un cours perfectionné tenu chaque matin pour les jeunes filles et une classe de l'après-midi pour les commençantes.

Pour les jeunes demoiselles et les enfants que leurs mères veulent retenir auprès d'elles, pour cause de santé ou autres, nous recommandons l'Académie de M^{lle}. Galimard où l'on trouvera dans la compagnie de personnes distinguées, la tradition des bonnes manières et du beau langage.

La Page des Enfants.

LES HIPPOPOTAMES.

Le plus vilain animal de la création est un de ceux qui coûtent le plus cher ; un hippopotame vaut haut la main vingt-cinq mille francs, même dans le cas où il a vu le jour en captivité. En dehors du splendide spécimen de cette espèce que le prince Halim a offert au Jardin des Plantes de Paris, on aurait beaucoup de peine à trouver en Europe cinq ou six de ces pachydermes qui soient venus au monde sur les bords des grands fleuves d'Afrique.

Guy Fawkes, qui fait le plus bel ornement du Jardin zoologique de Londres, est née dans cet établissement le 5 novembre 1872.

UN ANIMAL QUI N'AIME PAS LA SOCIÉTÉ DE L'HOMME.

Il ne faut pas s'étonner si ces monstrueux amphibiens deviennent chaque jour de plus en plus difficiles à prendre. Ils n'aiment pas la société de l'homme, et se retirent devant les progrès de la civilisation.

Autrefois, ils pullulaient dans l'ancienne Egypte, et ne tenaient pas moins de place que les crocodiles dans les scènes de chasse sculptées en bas-relief par les artistes du temps des Pharaons. Aujourd'hui on ne les trouve plus que dans les eaux du Nil Blanc qui arrosent les provinces équatoriales. A l'autre extrémité de l'Afrique ils ont également abandonné le territoire du Cap pour battre en retraite dans la direction de Zambéze.

Du côté de l'Ouest ils sont encore en force sur

les bords du Niger, mais le jour ne tardera pas à venir où ils seront obligés de se réfugier dans les cours d'eau de la région des Grands Lacs.

Ces monstres sont en somme fort inoffensifs, mais ils n'aiment pas à être troublés dans leur existence. Des herbes, des racines, des plantes aquatiques suffisent à leur nourriture. Non seulement ils n'ont aucun instinct carnivore, mais, bien qu'ils passent dans l'eau plus de la moitié de leur vie, ils se feraient un scrupule de dévorer un poisson.

Pour varier leurs plaisirs, tantôt ils nagent entre deux eaux et tantôt ils se promènent à pas lents au fond de la rivière. De loin en loin ils remontent à la surface pour respirer, mais pendant le jour ils se décident très rarement à faire une excursion sur la terre ferme. Ils préfèrent attendre que la nuit soit venue pour gagner les hautes herbes de la berge du fleuve et prendre un repas qui se prolonge jusqu'au lever du soleil.

Quand ils sont attaqués, ils se défendent avec vaillance, mais ils ne prennent jamais l'offensive, car ils sont loin d'avoir le tempérament batailleur. Bien qu'ils soient presque toujours réunis en très grand nombre dans le même troupeau, ils ne connaissent pas ces luttes intestines dont les autres herbivores les plus pacifiques ne sont pas toujours exempts.

Ces animaux, en faveur desquels la nature s'est fait un jeu de reculer les dernières limites de la laideur que puissent atteindre des créatures ter-

restes, sont des modèles de vertus domestiques. La mère, qui ne met qu'un seul petit au monde à chaque portée, ne se sépare jamais un seul instant de lui jusqu'au jour où il est assez fort pour se procurer lui-même de la nourriture.

Lorsqu'elle nage, elle le porte sur son dos, et lorsqu'il a besoin d'être allaité, elle monte sur la berge. Bien que le mâle se rattache par des liens, un peu lointains, c'est vrai, mais indiscutables, à la famille des sangliers, où les pères ne se préoccupent pas de l'avenir de leur progéniture, il veille sur terre et sur cette eau avec une égale sollicitude à la sûreté de la mère et du nouveau-né.

UNE CHASSE ALÉATOIRE.

La balle du chasseur européen vient interrompre cette idylle. Ce n'est pas que l'œuvre d'extermination ait fait encore de sensibles progrès. Au premier abord, on serait tenté de croire qu'il faut de la bonne volonté pour manquer un animal qui a deux mètres et demi de longueur et dont le poids est de deux à trois mille kilogrammes (quatre à six mille livres), cependant il n'existe pas de chasse plus incertaine et plus aléatoire.

Lorsque l'hippopotame est dans l'eau, il remonte de loin en loin à la surface pour humer une bouffée d'air. Ses gigantesques narines, ses petits yeux et ses courtes oreilles apparaissent pendant quelques secondes comme une épave informe charriée par le courant du fleuve.

Le chasseur, monté sur une barque, doit profiter de ce moment-là pour le viser à la tempe ; c'est le seul point où le monstre soit vulnérable ; la peau qui recouvre le reste de son corps a plusieurs centimètres d'épaisseur, et résiste beaucoup mieux aux projectiles que les tissus récemment inventés en Allemagne et en Angleterre pour mettre les fantasmes à l'abri des balles.

Ajoutons bien vite que, d'ordinaire, le tireur le plus expérimenté ne recueillera aucun profit de son adresse ; l'animal, mortellement frappé à la tempe, disparaît dans les eaux profondes du fleuve, est emporté par le courant, et va s'échouer vingt ou trente kilomètres plus loin sur un banc de sable.

L'unique résultat obtenu par le chasseur européen sera d'offrir un plantureux repas à la tribu de

négres qui découvrira le corps de l'hippopotame transporté par les eaux, et s'empressera de l'accommoder suivant les principes de la cuisine africaine, sans se préoccuper outre mesure de savoir à quelle date remonte le décès de ce gibier succulent.

Comme il est tout au moins inutile d'offrir de la sorte d'abondants repas à des noirs inconnus qui n'ont pas la reconnaissance de l'estomac, les chasseurs désireux d'éviter de semblables mécomptes prennent leurs dispositions pour tuer l'hippopotame pendant qu'il est sur la terre ferme ; mais le monstrueux amphibie, dont l'aspect ne faisait pourtant pas soupçonner une vive intelligence, comprend très bien de quels dangers il serait menacé s'il allait se promener en plein jour sur le bord de la rivière. Pour monter sur la berge et chercher sa nourriture dans les hautes herbes, il attend d'être protégé par les ténèbres de la nuit.

Le chasseur est obligé de coucher à la belle étoile dans une petite barque amarrée au milieu du fleuve, et de se mettre à l'affût quelques instants avant le lever du soleil.

Aux premiers rayons de l'aube, les hippopotames se réunissent en troupeaux de cinquante ou soixante, et s'empressent de regagner au plus tôt leur résidence de jour, leur domicile aquatique où ils se sentent en sécurité. C'est au moment où ils vont se jeter à l'eau qu'il faut les étendre morts sur place. Si l'animal n'est pas foudroyé du coup et conserve encore assez de force pour se plonger dans la rivière, l'Européen devra renoncer à l'espoir de prendre possession d'un gibier trop lourd pour être repêché.

UN RÉGAL DÉLICAT.

La chair de l'hippopotame ne fait pas seulement les délices des noirs, elle est aussi fort appréciée par les colons du Cap. Elle est un plat de résistance qui apparaît souvent sur la table des descendants des Hollandais et des Anglais établis dans le sud de l'Afrique.

La graisse de cet animal est très recherchée sur toute l'étendue du continent africain ; les noirs la considèrent comme un baume sans rival, un médicament souverain, ayant le pouvoir de guérir toutes les maladies en général et d'être en particulier un remède infailible contre les affections de poitrine.

La peau de l'hippopotame a de tout temps été une des matières premières dont l'industrie rudimentaire des noirs a fait le plus large emploi.

UNE RACE CONDAMNÉE A PÉRIR.

Il y a quelques années, les hippopotames ont été menacés d'une extermination immédiate. Ils ont failli succomber sous les coups des dentistes. L'art de poser des fausses dents est en réalité aussi vieux que la civilisation, puisqu'on a retrouvé des incisives en bois de sycomore dans les tombes des anciens Etrusques et des râteliers plus ou moins complets dans la bouche desséchée des momies égyptiennes du temps des Pharaons ; mais cette précieuse conquête de l'industrie humaine a subi une longue éclipse, et n'a été remise en honneur que pendant les dernières années du dix-huitième siècle.

C'est dans le règne animal que les dentistes ont tout d'abord cherché la matière première de leur industrie. La *North American Review* nous apprend que les dents artificielles dont la bouche du

grand Washington était ornée avaient été sculptées dans une défense d'éléphant.

Une prompt expérience ayant démontré que, pour réparer les injures du temps et les effets de la carie, il était préférable de faire des emprunts à la dentition de l'hippopotame, une chasse impitoyable fut organisée contre ce malheureux pachyderme, mais une découverte opportune de la céramique moderne est venue arrêter à temps cette œuvre de destruction. Si les hippopotames avaient été obligés de fournir les quarante millions de dents artificielles que fabriquent chaque année les grandes usines des Etats-Unis, ils auraient depuis longtemps été anéantis.

Malheureusement, le répit que leur a procuré la bienfaisante invention de dents de porcelaine ne sera pas de longue durée. A défaut de l'industrie dentaire, l'ivoire n'a que trop de débouchés, et, lorsque le dernier des éléphants d'Afrique aura été tué, les hippopotames devront se résigner à disparaître à leur tour.

G. Labadie-Lagrave.

Un Spectacle Religieux a Paris.

Le Nouveau-Théâtre (annexe du Casino de Paris) nous a conviés, l'autre jour, à un spectacle assez original...J'en donne le titre, tel que le porte le programme :

Tableaux vivants de M. Bonnefois

LA PASSION

d'après les tableaux des plus grands maîtres, musique nouvelle de M. Thomé.

M. Bonnefois est ce qu'on appelle un forain. Il promenait à travers la province une roulotte de saltimbanque et déployait sur les champs de foire une baraque, une tente, où il exhibait des spectacles variés. C'est en 1887 qu'il mit à exécution une idée qui le tracassait depuis longtemps : c'était de reproduire en tableaux vivants les toiles les plus célèbres de nos grands peintres. Vous me direz que l'idée n'était pas précisément neuve. Il ne se passe guère d'année où l'on ne nous montre au théâtre, dans un drame militaire quelconque, un tableau de Neuville ou de Detaille, agrandi aux proportions de la scène. Plus d'une fois, dans les salons mondains, on s'est amusé de même à traduire sur une estrade, en tableaux vivants, les imaginations de tel ou tel maître de la peinture.

Ce qui était nouveau, c'était d'en former un spectacle populaire dans une baraque de foire. C'était de recruter et de discipliner une troupe qui,

sans coûter les yeux de la tête, sût avec justesse reproduire les attitudes, les gestes et les physionomies des personnages et donner à ce public naïf la sensation de l'œuvre, une sensation d'art. Comment M. Bonnefois s'y prend-il ? Je n'en sais rien. Il paraît qu'il a dans ses courses rencontré de ci de là d'assez belles filles, que se sont éprises de ce métier, qu'il les a dressées lui-même et mises en scène.

C'est à Marseille qu'il a débuté. Il commença par offrir des tableaux mythologiques, et l'on me conte que dès le premier jour le succès fut énorme.

La baraque ne désemplissait pas. Il promena ce spectacle à travers la France de 1887 à 1892. Je n'ai aucun détail sur cette période ; il doit y avoir eu là un roman comique d'une nouvelle espèce qu'il serait curieux de connaître, et c'est dommage qu'un Richepin, rencontrant sur grand chemin la roulotte de M. Bonnefois, ne nous en ait gardé quelque amusant croquis.

En 1892, la troupe se trouvant à Poitiers, pendant le carême, M. Bonnefois craignait que la semaine sainte ne fit baisser les recettes ou même n'interrompît le spectacle. Il s'avisait d'en donner un qui fût de circonstance. Il distribua le récit de la Passion en tableaux vivants. Il n'avait que l'embarras du choix ; car il n'est pas une des scènes de la Passion qui n'ait fourni aux grands peintres de

l'Italie, de l'Espagne ou de la Flandre de nombreux sujets de peintures. Il fit son choix parmi les Tintoret, les Ribéra, les Véronèse, le Carrache, les Titien, les Corrège, les Rubens, sans oublier la *Descente de croix* de Hans Holbein.

Le spectacle se composait de seize tableaux, et dans chacun de ces tableaux on voyait le Christ à l'un des moments décisifs de sa vie et de sa mort. L'empressement du public fut si grand que M. Bonnefois renonça dès lors aux exhibitions mythologiques et qu'il résolut de s'en tenir à cette *Passion*, qui excitait partout chez le peuple une admiration si vive. De Poitiers, il se rendit à Caën, puis à Orléans, puis à la Rochelle, où l'évêque lui fit l'honneur d'assister à l'une de ses représentations. A Bordeaux, l'archevêque, Mgr. Lecot, le fit venir chez les révérends pères de la Croix, et daigna le complimenter sur le goût d'art chrétien dont témoignait son entreprise. A Angoulême, l'évêque lui écrivit de sa main une lettre pour le féliciter et le remercier. Il allait ainsi de triomphe en triomphe.

Mais c'étaient des triomphes départementaux. Toute célébrité provinciale est, pour ainsi parler, une célébrité clandestine. L'ambition vint enfin à M. Bonnefois de faire consacrer sa renommée à Paris. Il s'installa d'abord à l'Alcazar d'Été, mais les aménagements n'en étaient pas commodes ; les administrateurs du Casino de Paris lui offrirent la salle du Nouveau-Théâtre, qui est infiniment plus vaste et plus élégante. M. Bonnefois hésita un instant : son spectacle est avant tout un spectacle de famille ; il craignait de compromettre les approbations épiscopales dont il avait été honoré en le transportant dans ce Casino, dont le renom n'est pas des plus catholiques. Mais on lui fit observer que le Nouveau-Théâtre, bien qu'il fit partie du même immeuble que le Casino de Paris, avait son entrée distincte, par une rue différente, et qu'il ne pouvait y avoir aucun contact entre les deux établissements.

C'est donc au Nouveau-Théâtre que nous avons été pour la première fois conviés à voir la série des tableaux vivants à l'aide desquels M. Bonnefois nous expose l'histoire de la Passion. C'est un spectacle intéressant, et d'où se dégage une émotion réelle. Je mets à part ce qu'il peut avoir d'édifiant, et je crois qu'aux matinées du jeudi et du dimanche on y conduira volontiers les jeunes filles. Mais, à ne prendre les choses qu'au point de vue de l'art pur, ce sont des tableaux qui valent la peine d'être vus, même par les amateurs.

M. Bonnefois compte dans sa troupe, qui ne se compose que de noms parfaitement inconnus, des artistes qui m'ont paru être en ce genre de premier ordre. Et d'abord le jeune homme qui fait le personnage du Christ. C'est le fils de l'impresario, M. J.-M. Bonnefois. Il est toujours délicat de

louer un acteur chargé de représenter Jésus-Christ. Je ne m'y hasarderai pas. Tout ce que je puis dire c'est que ce jeune homme...ah ! ma foi ! je ne trouve pas les mots, et je préfère emprunter le compte-rendu d'une semaine religieuse. Au moins serai-je assuré, comme cela, de ne scandaliser aucune âme croyante :

"M. J. Bonnefois a représenté le Christ avec une dignité, une simplicité, un souci de la tradition évangélique qui ont étonné les plus prévenus et touché les plus sceptiques. "C'est Mounet-Sully," disait-on dans la salle. Pour nous, c'était plus peut-être ; car le grand artiste parisien n'a pas encore essayé de tenir ce rôle, le plus redoutable que l'on puisse imaginer. M. Bonnefois a fait une création merveilleuse."

A supposer qu'il y ait quelque exagération dans cette louange, nous reconnaitrons volontiers que M. Bonnefois fils, tantôt au puits de la Samaritaine, tantôt monté sur un âne, puis devant le prétoire de Ponce Pilate, puis cloué sur la croix, n'a eu que des attitudes nobles, tendres et douloureuses. Le visage est beau, le corps élégant, toute l'allure de la personne pleine de grâce et de dignité. Il y a aussi un Judas, M. Doumergue, qui mérite d'être remarqué pour sa physionomie basse et farouche.

Les femmes sont également dignes d'éloges, et Mme Stevard dans la sainte Vierge, et Mlle Mireille jouant la Samaritaine, et Mlle Rosa Léoni faisant Marie-Madeleine. Il y a toujours à côté de la sainte Vierge un saint Jean, que pour ma part j'aurais juré être une femme.

Il a pour un homme une jolie figure et bien douce.

Les groupes sont harmonieusement distribués, et l'on sent dans tous ces arrangements la main d'un homme qui a l'âme artiste. Les figurants eux-mêmes, et ils sont nombreux dans chaque tableau, contribuent par la façon sérieuse dont ils posent à l'effet général de la scène. Les principaux personnages ceux qui occupent le milieu du tableau, sont placés sur une plaque mobile qui tourne lentement ; en sorte que chaque spectateur, de quelque côté qu'il se trouve, les peut contempler sous toutes les faces. Ils tiennent tous la pose avec une constance héroïque.

Chacun de ces tableaux est accompagné et en quelque sorte baigné d'une musique lointaine, qui s'échappe d'un orchestre invisible. Cette musique est l'œuvre de M. Francis Thomé, qui n'a jamais rien écrit de plus suave et de plus caressant.

— Comment, lui demandai-je, vous êtes-vous décidé à écrire cette partition ?

— J'étais allé, me dit-il, voir ces tableaux vivants à l'Alcazar ; j'avais été si touché de la vérité des attitudes, des gestes et des jeux de physionomie, que je n'eus plus qu'un désir et qu'un but,

c'était de mettre chacun de ces tableaux dans un cadre musical qui en fit ressortir la situation dominante, tout en traduisant les sentiments opposés des divers groupes, spectateurs attentifs et émus des scènes qui se déroulaient devant eux. J'exposai mes idées à l'impresario ; toutes furent acceptées : orchestre invisible, chœur lointain, préludes annonçant chaque tableau et le commentant.

Parmi ces tableaux, je citerai celui de la Samaritaine qui est charmant, celui de l'entrée à Jérusalem, qui est d'un pittoresque merveilleux, le

Jésus tombant sous sa croix et le dernier soupir du Christ. Mais de tous, celui qui m'a paru faire le plus d'effet, c'est la descente de croix, tirée d'une peinture de Hans Holbein. Le tableau est d'une singulière grandeur et d'une tristesse intense.

Dame ! je ne vous promets pas des joies excessives et folles, si vous allez voir ce spectacle. Il est sérieux, et l'impression qui s'en dégage est plutôt morne. Mais je crois que vous y trouverez un véritable plaisir d'art.

Francisque Sarcey.

Les Derniers Jours du Château de Saint-Cloud.

On a trouvé dans les papiers d'un cardinal français, mort récemment, les lettres suivantes, qui lui étaient écrites au jour le jour, par un membre de la Grande-Aumônerie, pendant la dernière semaine que la Cour a passée au château de Saint-Cloud, en l'année 1870. Nous publions cette correspondance dans son intégralité. Elle éclaire d'un jour curieux la vie intime de la Cour impériale, au moment de la guerre.

Usurpateur du trône de France comme son oncle, mais sans une étincelle du génie de Napoléon I, le piètre politique qu'était Napoléon III avait senti le besoin d'une diversion à l'opinion publique montrant des signes d'impatience contre son pouvoir. Cette diversion ne pouvait être que la guerre. L'impératrice—que les français appelaient "l'espagnole," comme ils avaient appelé Marie-Antoinette "l'autrichienne"—Eugénie souhaitait ardemment, elle aussi, l'occasion pour son jeune fils, de s'illustrer sur les champs de batailles. Il lui tardait de voir cet héritier du grand Bonaparte aux prises avec la Fortune. Son orgueil maternel le voyait déjà victorieux, et marchant, aux yeux de l'Europe stupéfaite, sur les traces du glorieux aïeul. Elle voulait donc la guerre.— "Il me la faut," disait-elle. "C'est ma guerre qu'on va faire."

Des ministres aveugles et courtisans, des généraux ignorants n'avaient rien fait pour conjurer l'effusion du sang des français. Infatués d'une absurde confiance, ils ne craignirent pas de mesurer leur armée désorganisée avec les forces terribles des Allemands. Sous le prétexte le plus futile—un prétendu manque d'égard à l'ambassadeur français à Berlin—la guerre fut déclarée au roi de Prusse.

Emile Ollivier, le premier ministre—un ancien républicain tout-à-fait gagné à la cour—annonça le fatal évènement à la Chambre, en ajoutant : "Nous en acceptons la responsabilité d'un cœur léger." Ce cœur léger est souvent encore jeté comme une

injure à la figure de l'ancien ministre retiré depuis longtemps de la politique. (Ses livres l'ont fait admettre à l'Académie-Française.)

On connaît la désastreuse issue d'une guerre entreprise si follement. La France subit l'affront d'une invasion ; les Prussiens se promènèrent en vainqueurs dans les rues de Paris. Deux belles provinces et cinq milliards de francs furent le prix de sa rançon.

L'ennemi en se retirant laissa notre mère-patrie déshonorée, épuisée et indigente.

Des patriotes se levèrent aussitôt pour la sauver et balayer la tourbe de parvenus et d'incapables qui l'avaient perdue. Napoléon III et sa chère "dynastie" s'écarterent d'eux-mêmes. Emile Ollivier fut renversé ; Thiers et Gambetta organisèrent le gouvernement républicain de la Défense Nationale.

S'il faut en croire la chronique, l'empereur et son fils ne firent qu'assister à l'engagement de Sarreguemines sans y prendre part. Le "baptême de feu" du prince Impérial aurait donc été moins glorieux que sa mère ne semble se le figurer.

Il faut cependant supposer que ce fut plutôt l'occasion qui manqua au jeune soldat que le courage. Sa conduite ultérieure, au service de l'Angleterre, a prouvé que lui au moins avait quelque chose de la valeur, sinon le génie, de sa race.

Il périt en Afrique, massacré par les Zoulous en Juin 1879 et à l'âge de 23 ans.

30 juillet 1870.

Nous venons de passer par un *imbroglio*. Voici que la Grande-Aumônerie tout entière est mandée à Saint-Cloud, pour la prestation de serment de sept évêques. L'heure venue, nous sommes tous à notre poste. Mgr Darboy se tient à l'entrée de la chapelle. Une demi-heure se passe, puis une heure. Point d'évêques. On va aux renseigne

ments. La maison de l'Impératrice croyait que c'était au ministère des Cultes à envoyer les invitations ; les Cultes comptaient sur la Cour ; et les intéressés n'ont pas été prévenus. A la suite de cet éclaircissement, on n'a plus attendu, et on a dit la messe, en grande cérémonie.

Mgr Darboy est au sanctuaire, au milieu de nous. On lui fait observer que sa place est à la tribune, à côté de l'Impératrice. "Ma place, répond-il, est près de l'autel."

Il réalise la formule que, le jour de ma nomination, il m'a donnée du chapelain de l'Empereur : "Il doit vivre à la Cour, sans y être courtisan." Le Grand-Aumônier se montre toujours grave, réservé, discret. Présent, il faut le retenir ; absent, il se fait désirer. S'il est le premier officier de la couronne, il n'en reste pas moins le premier de nos hommes d'église.

Nous sommes retenus à déjeuner. A table, me voici placé entre Mlle Louise d'Albe et Mlle d'Elbée, lectrice de l'Impératrice. J'engage avec la nièce de S. M. une conversation de *très los montes* où la noble et exquise Espagnole met toute son âme. Puis, elle se laisse entraîner à parler de sa grande affection, qui est l'Impératrice. Je ne distingue rien du visage de la souveraine ; mais il me suffisait de regarder la physionomie de ma voisine pour savoir ce qui se reflétait sur les traits de la Régente.

Les charmes du pouvoir ! Hélas ! ce sont, pour elle, un mari et un fils à la frontière, et la France à gouverner en ce moment redoutable, avec le régime parlementaire émergeant. La pauvre femme ressent toute l'amertume de sa responsabilité. Son regard est plein de soucis, de soucis profonds. Mais elle réagit contre toute défaillance. Hier, la duchesse de Malakoff, qui passe un mois à Saint-Cloud, a voulu glisser quelques paroles de sympathie émue : "Ne me parlez pas ainsi, a dit l'Impératrice ; je ne veux pas m'attendrir."

Aujourd'hui cependant à côté de l'archevêque, elle n'a pu y tenir davantage. Le prélat parlait un grave langage, avec un visage recueilli, et ses paroles devaient pénétrer jusqu'au cœur de sa souveraine, car celle-ci, au milieu de ses trente convives, essuyait à pleine serviette les larmes de ses yeux.

Louise d'Albe, de son côté, pleurait comme sa tante. Pour la distraire, je lui disais : "Comme il est remarquable que l'Impératrice ne perde rien de son charme !... — C'est que, me répondait-elle ingénument, à la différence des autres femmes, elle embellit en vieillissant."

De même source, ce trait du Prince Impérial. Au moment de quitter Saint-Cloud pour se rendre à la frontière, ses yeux se mouillent de larmes : "Louise, s'écrie-t-il, ne croyez pas que je pleure de peur ; c'est de chagrin de la peine de maman."

Après le repas, conversation avec le maréchal Vaillant. Il a toujours la grâce et le pétitement

d'esprit, quand cela lui convient. Aujourd'hui cela lui convenait, il a été ruisselant d'anecdotes, remarqué, me disait-elle, comme l'Empereur est modeste ? Dans ses dépêches, c'est des autres qu'il parle, de son fils surtout ; il ne dit rien de lui-même." Et puis, elle se reprenait à parler de l'enfant, avec une passion fébrile. Tristan Lambert, qui s'est engagé dans la garde, venait d'écrire une lettre. Il a passé une heure avec le Prince, aussitôt après le combat de Sarrelouis. Il a cherché à se rendre compte des impressions intimes, et il en a fait un compte-rendu qui a beaucoup ému la mère. Le Prince avait dit : "Au commencement du combat, trois fois j'ai entendu siffler les balles : la première fois, j'ai ôté le képi et j'ai salué, et j'ai pensé à Dieu. Puis, le bruit des fusils, des canons, l'odeur de la poudre, l'enthousiasme des soldats m'ont grisé, et je voulais toujours aller en avant."

Sa Majesté disait : "Je suis contente ; il a pensé à Dieu et il n'a pas eu peur." Elle fouillait dans ses poches, pleines de dépêches.

Ce n'était pas ça. Elle est partie et revenue en coup de vent, tenant en main la lettre de Tristan, qu'elle avait laissée dans sa chambre. Je la lui ai relue. Il y avait des commentaires à chaque mot. Et ç'aurait été à recommencer, si l'ambassadeur d'Espagne ne s'était approché pour prendre congé. Ses traits se sont raffermis. Pendant que je prenais congé, elle m'a dit : "Merci ! vous m'avez fait du bien." Je suis monté dans ma chambre pour vous écrire. Evidemment, cela chauffe là-bas, et nos affaires ne sont guère en bon état. Comme j'aimerais que mon confrère Laine m'envoyât à l'aumônerie de l'armée !

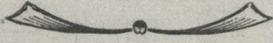
(A SUIVRE)

Une tasse de café obtenue en un instant



LE CAFE LYMAN est un délicieux breuvage. Pour les soirées, rien n'est plus désirable, il est à la fois excellent et économique. En un seul instant, on peut en faire en grande ou en petite quantité. Sa préparation, des plus simples, ne requiert pas l'emploi d'une cafetière. Pas de marc au fond de la tasse. Délicieux odoriférant. Mesdames, employez-le, et sauvez-vous des peines inutiles. Demandez-en un échantillon à votre épicière.

259



ARCHAMBAULT

 Photographie Artistique

1662 Rue NOTRE-DAME,
MONTREAL.

 Spécialité de portraits grandeur nature au pastel.



Tout à fait différent du procédé allemand.
Il ne contient aucun alkali ou autre matière chimique dans sa préparation.

Le COCOA

de W. BAKER & CIE.,
est absolument pur et soluble.



Qui ont obtenu à

L'EXPOSITION

de cet hiver

DE LA

CALIFOURNIE

LES PLUS HAUT PRIX.

Il a trois fois la force des cocoas mêlés avec la farine de maïs, *arrowroot*, ou sucre, et est par là même plus économique, coûtant moins qu'un sou la tasse.

Il est délicieux, nourrissant et facilement digestif.
En vente dans toutes les épicereries.

Walter Baker & Cie., - Dorchester, Mass.

MARCHANDISES DE PRINTEMPS

N'attendez pas au dernier moment avant de vous décider sur l'achat d'un costume pour . . .

La Saison du Printemps.

Venez dès maintenant, vous trouverez un assortiment plus varié, et nous vous aiderons de notre expérience pour faire votre choix.

VENEZ ET VOUS SEREZ CONVAINCUES

Qu'un costume fait par un tailleur d'expérience est beaucoup plus chic et pas plus coûteux qu'une robe ordinaire.

L. G. de TONNANCOUR, TAILLEUR POUR DAMES,
8 Cote St. Lambert, Montreal.



BELL TELEPHONE 6710.

Quelque Chose d'Extraordinaire

- 1 Ameublement Chambre à Coucher, dessus en marbre, 7 morceaux.
- Ameublement complet de Salle à diner, 8 morceaux.
- Set de Salon en Noyer Noir solide, 6 morceaux.
- Ameublement de Cuisine en Bois Franc, 4 morceaux.

LE TOUT
POUR \$65.

CHEZ

N. G. VALIQUETTE

Manufacturier et Marchand de Meubles

Porte voisine de . . . 1575 rue Ste-Catherine, MONTREAL.
MM. Dupuis Freres.

GRANDE SPÉCIALITÉ DE BOURRURE.

